

L'Abomination de Dunwich

Les Gorgones, les Hydres et les Chimères – sinistres histoires de Céléno et des Harpies – peuvent se reproduire d'elles-mêmes dans le cerveau de la superstition pour la raison qu'elles s'y trouvaient déjà. Ce sont des transcriptions, des types – les archétypes sont en nous, éternels. Sinon comment le récit de ce que nous savons consciemment être faux pourrait-il nous affecter d'une quelconque façon ? Est-ce parce que nous concevons naturellement de la terreur vis-à-vis de tels objets, craignant leur capacité à pouvoir nous infliger des blessures physiques ? Loin de là ! Ces terreurs sont de nature plus ancienne. Elles datent d'avant le corps – du moins sans corps, elles eussent été les mêmes... Que le genre de peurs traité ici soit purement spirituel – qu'elles soient d'autant plus fortes en proportion qu'elles sont sans objet sur Terre, nous écrasant dans cette période sans péchés qu'est notre enfance – autant de problèmes dont la résolution pourrait nous apporter quelque connaissance sur notre condition pré-humaine, ou du moins quelque coup d'œil sur les terres sombres de la préexistence.

— Charles Lamb, *Sorcières et autres terreurs nocturnes*

I

Quand un voyageur prend au nord du Massachusetts le mauvais embranchement à la sortie de l'autoroute d'Aylesbury, juste en dessous de Dean's Corners, il tombe sur une curieuse région isolée. Le terrain y est élevé, et les murs de pierre bordés de bruyère se pressent de plus en plus près des ornières de la tortueuse route poussiéreuse. Les arbres en bordure de forêt semblent bien trop grands et les mauvaises herbes, les ronces et les plantes connaissent une luxuriance qu'on ne trouve que rarement dans les régions civilisées. À l'opposé, les champs cultivés se font étonnamment peu nombreux et désolés, tandis que les quelques demeures éparses arborent un étrange et uniforme aspect d'ancienneté, de misère et de dilapidation. Sans savoir pourquoi, l'étranger se prend à hésiter à demander son chemin aux silhouettes noueuses et solitaires qu'il surprend çà et là sur des seuils délabrés ou sur des pentes de prairies jonchées de cailloux. Ces êtres sont si silencieux et furtifs qu'il se sent quelque part confronté à des choses interdites auxquelles il vaudrait mieux ne pas avoir à faire. Quand la route s'élève et laisse apparaître les montagnes au-dessus de la forêt profonde, l'étrange sentiment de malaise s'accroît. Leurs sommets sont trop ronds, trop symétriques pour émettre une quelconque impression de confort et de naturalisme, surtout lorsque le ciel souligne avec une clarté toute particulière les étranges cercles de grands piliers de pierres qui couronnent la plupart d'entre eux.

Des gorges et des ravins d'une trop grande profondeur traversent la voie, et les simples ponts de bois ne semblent jamais vraiment sûrs. Alors que la route plonge à nouveau, apparaissent des bandes marécageuses que le voyageur se met à rejeter instinctivement, et même

presque à craindre le soir venu, quand d'invisibles engoulements se mettent à bavarder et que des lucioles apparaissent en une anormale profusion, pour danser le long des rythmes rauques et étrangement insistants des chants stridents des grenouilles-taureaux. La fine ligne brillante de l'amont de la Miskatonic a d'étranges allures serpentine tandis qu'elle s'enroule aux pieds des collines arrondies au sein desquelles le fleuve surgit.

Tandis que les collines approchent, l'étranger se prend à faire plus attention à leurs versants boisés qu'à leurs sommets couronnés de pierre. Ces pentes surgissent en effet si sombrement et si précipitamment qu'il se met à souhaiter les voir garder leurs distances, et pourtant nulle route ne lui permet de s'en écarter. De l'autre côté d'un pont couvert, il aperçoit un petit village, serré entre le cours d'eau et le flanc vertical d'une montagne ronde, et il s'attarde un instant sur les entassements de toits à deux pentes pourrissants, témoignant d'une période architecturale plus ancienne que celle de la région voisine. Il ne lui est guère rassurant de voir, en y regardant d'un peu plus près, que la plupart des demeures sont désertes et tombent en ruines, et que le clocher brisé de l'église abrite désormais l'unique et piteux établissement commercial du hameau. Il ne peut ainsi s'empêcher de craindre le ténébreux tunnel du pont qu'aucune voie ne permet de contourner. Une fois de l'autre côté, il lui est difficile de repousser cette impression qu'une légère odeur maligne flotte dans les rues du village, évoquant des siècles de putréfaction et de moisissure amassées. Quitter l'endroit est toujours un soulagement, tandis que le voyageur suit la route étroite qui longe les collines et traverse la plate région s'étendant au-delà, jusqu'à l'autoroute d'Aylesbury. Ce n'est que plus tard que l'homme égaré apprendra, peut-être,

être ainsi passé au travers de Dunwich. Les étrangers visitent Dunwich aussi parcimonieusement que possible, et depuis une certaine saison d'horreur tous les panneaux indicateurs pointant dans sa direction ont été arrachés. Le paysage, jugé selon les canons esthétiques usuels, est d'une beauté dépassant l'ordinaire, et pourtant on n'y trouve nul afflux d'artistes ou d'estivants. Il y a deux siècles, quand les discussions sur la sorcellerie, l'adoration de Satan et les étranges présences dans les forêts n'étaient pas sujettes à rire, il était de tradition de donner des raisons d'éviter la localité. Dans notre époque plus frileuse – depuis que l'abomination de Dunwich de 1928 a été réduite au silence par des personnes qui avaient le bien-être de la ville et du monde à cœur – les gens l'évitent sans même savoir exactement pourquoi. Peut-être une des raisons – ne pouvant pourtant s'appliquer à des étrangers ignorants – est que les gens de là-bas sont désormais horriblement décadents, s'étant aventurés trop loin sur ce chemin de régression si répandu dans de nombreux trous perdus de Nouvelle-Angleterre. Ils ont fini par former une race unique, dotée des stigmates mentaux et physiques bien connus qu'entraînent la dégénérescence et la consanguinité. Leur intelligence moyenne est atrocement basse, tandis que leurs annales exhalent un parfum de vices et de meurtres à demi cachés, d'incestes et d'actes d'une violence et d'une perversité presque innommables. La vieille noblesse locale, représentant les deux ou trois familles chevaleresques qui vinrent de Salem en 1692, s'est tenue d'une façon ou d'une autre au-dessus de l'atmosphère globale de décrépitude, bien que de nombreuses branches se soient enfoncées si profondément dans la populace sordide que seuls leurs noms demeurent comme clef de l'origine de leur disgrâce. Cer-

tains des Whateley et des Bishop en-voient encore leurs aînés à Harvard et à Miskatonic, bien que leurs enfants ne reviennent que rarement sous les toits à deux pentes pourrissants sous lesquels leurs ancêtres et eux-mêmes sont nés. Personne, pas même ceux qui connaissent les faits concernant la récente abomination, ne peut dire ce qui se passe à Dunwich, bien que de vieilles légendes parlent de rites impies et de conclaves indiens, pendant lesquels les indigènes appelaient des formes interdites venues des ombres des grandes collines rondes et se livraient à de sauvages prières orgiaques auxquelles répondaient des craquements et des grondements sonores provenant des profondeurs du sol. En 1747, le révérend Abijah Hoadley, récemment envoyé par l'Église congrégationaliste au village de Dunwich, prononça un sermon mémorable au sujet de la proche présence de Satan et de ses diables, dans lequel il dit :

« Il doit être entendu que ces blasphèmes parlant d'une infernale clique de démons sont devenus trop fréquents pour être ignorés ; les voix maudites d'*Azazel* et de *Buzraël*, de *Belzebuth* et de *Béïal*, ont été entendues provenant de sous le sol par un nombre plus que conséquent de témoins crédibles encore en vie. J'ai moi-même surpris il y a plus d'une quinzaine de jours une véritable discussion entre forces maléfiques, dans les collines derrière ma demeure, faite de cliquetis et de roulements, de grognements, de grattements et de sifflements, tels qu'aucune chose de cette Terre n'aurait pu les émettre, et qui devaient provenir de ces grottes que seule la magie noire peut découvrir, et que seul le Malin peut ouvrir. »

M. Hoadley disparut peu après avoir délivré son sermon dont le texte, imprimé à Springfield, existe toujours. Des bruits dans les collines continuèrent d'être signalés d'année en année, et constituent encore aujourd'hui un sujet d'étonnement pour les géologues et les physiographes.

D'autres légendes parlent d'odeurs putrides près des couronnes de piliers de pierres, et de présences aériennes dont le rapide passage peut être vaguement entendu à certaines heures depuis des points précis du fond des grands ravins, tandis que d'autres tentent d'expliquer l'existence du Terrain du Pas du Diable – un versant de colline austère, dévasté, où nul arbre, buisson ou herbe ne poussera jamais. Là encore, les locaux sont mortellement effrayés par les nombreux engoulements bois-pourri qui se font si bavards pendant les nuits chaudes. Il est dit que ces oiseaux sont les psy-

chopompes attendant l'âme des morts, et qu'ils règlent leurs chants stridents à l'unisson avec le souffle haletant des mourants. S'ils parviennent à attraper une âme fuyante quand elle quitte son corps, ils s'envolent instantanément en émettant un rire démoniaque, mais s'ils échouent, ils s'enferment peu à peu dans un silence désappointé.

Ces contes, bien évidemment, sont obsoletés et ridicules, provenant de temps extrêmement reculés. Dunwich est effectivement ridiculement ancienne – bien plus ancienne, et de loin, qu'aucune autre communauté à cinquante kilomètres à la ronde. Au sud du village, on peut encore surprendre les murs de la cave et la cheminée de la vieille maison des Bishop, qui fut construite avant 1700, tandis que les ruines du moulin construit près des chutes en 1806 constituent l'élément architectural le plus moderne qu'on puisse trouver. L'industrie ne prospéra pas à Dunwich, et le mouvement industriel du dix-neuvième siècle n'y dura pas. Les plus anciennes constructions sont les grands cercles de colonnes de pierre, grossièrement équarries, au sommet des collines, mais ils sont plus généralement attribués aux Indiens qu'aux colons. Des gisements de crânes et d'ossements, trouvés à l'intérieur de ces cercles et près de la grande pierre à l'allure de table de Sentinel Hill, nourrissent la croyance populaire que de tels lieux étaient autrefois les sépultures des Pocumtucks quand bien même de nombreux ethnologues, rejetant l'absurde improbabilité d'une telle théorie, persistent à croire ces restes d'origine caucasienne.

II

C'est dans la municipalité de Dunwich, dans une grande ferme partiellement inhabitée posée à flanc de colline à six kilomètres du village et à deux kilomètres de la moindre habitation, que naquit Wilbur Whateley, à cinq heures du matin, le deuxième dimanche du mois de février 1913. Cette date est restée dans les mémoires parce qu'elle correspondait à la Chandeleur, que ceux de Dunwich observent curieusement sous un autre nom, mais aussi parce que les bruits dans les collines avaient résonné et que tous les chiens de la région s'étaient mis à aboyer avec insistance pendant la nuit qui l'avait précédée. Il était moins remarquable que la mère fut une de ces Whateley décadents, une albinos de trente-cinq ans, déformée et repoussante, vivant avec son père âgé et à moitié dément à l'encontre duquel les plus terrifiantes histoires de sorcellerie avaient été proférées depuis sa jeunesse.

Lavinia Whateley n'avait aucun mari connu, mais, en accord avec les traditions de la région, ne fit aucune tentative pour désavouer l'enfant ; quant à l'autre branche de l'ascendance, les gens de la campagne étaient libres – et ne s'en privèrent pas – de se lancer dans toutes sortes de spéculations. De son côté, la mère semblait au contraire étrangement fière du sombre enfant aux allures de bouc qui contrastait tant avec son propre albinisme maladif et avec ses yeux rouges, et on put l'entendre plusieurs fois murmurer quelque curieuse prophétie au sujet de son inhabituel pouvoir et de son incroyable futur.

Lavinia était de ceux susceptibles de murmurer de telles choses, car elle était une créature solitaire, prompte à errer dans les collines au beau milieu des éclairs et à tenter de déchiffrer les grands livres odorants que son père avait hérités de deux siècles de générations de Whateley, et qui semblaient toujours sur le point de tomber en miettes sous l'effet de l'âge et des vers. Elle n'avait jamais été à l'école, mais sa tête était pleine des fragments disjoints des connaissances anciennes que le vieux Whateley lui avait enseignées. La ferme isolée avait toujours été crainte en raison de la réputation de pratiquant de magie noire du vieil homme, et la mort violente de M^{me} Whateley alors que Lavinia n'avait que douze ans n'avait pas aidé à rendre l'endroit plus populaire. Isolée au milieu de ces étranges influences, Lavinia se livrait à de diurnes rêveries sauvages et grandioses et à de singulières occupations ; ses loisirs n'étaient de toute façon guère dérangés par ses devoirs domestiques, dans une demeure où toute notion d'ordre et de propreté avait disparu depuis longtemps.

Il y eut un hurlement hideux dont l'écho s'éleva au-dessus même des bruits des collines et des aboiements des chiens, la nuit où Wilbur naquit, mais nul docteur ou sage-femme connu ne présida à sa venue. Les voisins ne surent rien de lui jusqu'à ce qu'une semaine fut passée, quand le vieux Whateley conduisit son traîneau à travers la neige jusqu'au village de Dunwich et se mit à discuter de façon incohérente auprès d'un groupe de trainards du magasin général Osborn. Il semblait y avoir eu un changement dans le vieillard – un nouvel élément de furtivité s'était ajouté à son cerveau embrumé et l'avait subtilement fait passer d'objet à sujet de peur – bien qu'il ne fût pas du genre à être perturbé par un quelconque événement familial. Au milieu de tout cela, il manifesta quelques traces de cette fierté que l'on remarquerait plus tard chez sa fille, et ce qu'il dit sur la paternité de l'enfant

restera dans les mémoires de nombre de ses auditeurs des années plus tard :

« Je m'moque ben de ce que les aut' pensent – si le gosse de Lavinny ressemblait à son p'pa, y ressemblerait à r'en de c'que vous attendriez. Vous d'vez pas croire que les seuls gars disponibles sont ceux du coin. Lavinny elle a pas mal lu, et elle a vu des choses dont la plupart d'ent'vous n'ont jamais fait qu'causer. J'dirais que son homme est aussi bon mari que c'que vous pourriez trouver de c'côté d'Aylesbury, et si vous en saviez autant que moi sur les collines, vous demanderiez pas d'meilleure église pour un mariage. Laissez-moi vous dire queq'chose – *un jour vous aut' entendrez un enfant de Lavinny appeler le nom d'son père au sommet de Sentinel Hill !* »

Les seules personnes qui virent Wilbur durant les premiers mois de sa vie furent le vieux Zechariah Whateley, de la branche saine de la famille, et la concubine d'Earl Sawyer, Mamie Bishop. Les visites de Mamie étaient surtout dues à la curiosité, et les histoires qu'elle raconta ensuite rendirent justice à ses observations, mais Zechariah était, lui, venu amener une paire de vaches Alderney que le vieux Whateley avait achetées à son fils Curtis. Cela marqua pour la petite famille de Wilbur le début d'une série d'achats de bêtes qui ne s'acheva qu'en 1928, quand l'Abomination de Dunwich vint et partit ; pourtant, à aucun moment la grange croulante des Whateley ne parut gorgée de tout ce bétail. Il vint un temps où les gens devinrent suffisamment curieux pour s'approcher en douce et compter les têtes qui paissaient de façon précaire sur le versant de colline escarpé au-dessus de la vieille ferme, mais ils ne purent jamais y trouver plus de dix ou douze spécimens anémiques et pâles. Il était évident que quelque fléau ou maladie, peut-être transmis par le pâturage malsain ou par les poutres malades et couvertes de champignons de la ferme répugnante, provoquait un taux de mortalité élevé parmi les animaux des Whateley. D'étranges blessures ou irritations, ayant quelque ressemblance avec des incisions, semblaient affliger le troupeau visible et, une ou deux fois durant les premiers mois, certains visiteurs racontèrent qu'ils avaient pu discerner de semblables marques sur le cou du vieil homme sale et de sa souillon albinos de fille.

Le printemps suivant la naissance de Wilbur, Lavinia reprit ses promenades habituelles dans les collines, transportant dans ses bras mal proportionnés l'enfant à la peau sombre. L'intérêt public envers les Whateley s'effondra quand la plupart des gens du coin eurent

vu le bébé, et personne ne tenta d'expliquer le rapide développement que le nouvel arrivant semblait montrer chaque jour. La croissance de Wilbur était en effet phénoménale et, trois mois après sa naissance, il avait atteint une taille et une puissance musculaire qu'on ne trouve que rarement chez un enfant de moins d'un an. Ses gestes et même les sons qu'il émettait montraient une retenue et une volonté des plus inhabituelles chez un nourrisson, et nul n'était vraiment préparé lorsqu'à sept mois, il commença à marcher sans assistance, avec des chancellements qu'un mois supplémentaire suffit à faire disparaître. C'est vers cette période – la veille de Toussaint – qu'un grand brasier fut aperçu à minuit au sommet de Sentinel Hill, là où la vieille pierre en forme de table se tient au milieu du tumulus rempli d'ossements anciens. Des débats interminables furent lancés lorsque Silas Bishop – de la branche saine des Bishop – rapporta avoir vu le garçon courir hardiment au-devant de sa mère en direction des hauteurs à peu près une heure avant que le feu eût été remarqué. Silas, qui était en train de ramener une génisse égarée, oublia pratiquement sa mission quand il aperçut, l'espace d'un instant, les deux silhouettes sous la faible lumière de sa lanterne. Elles s'élançaient presque sans bruit à travers le sous-bois, et le spectateur abasourdi crut voir qu'elles étaient entièrement nues. Plus tard, il n'en fut plus tout à fait sûr concernant le garçon, qui semblait porter sur lui une sorte de ceinture ainsi qu'un caleçon ou un pantalon sombre. Wilbur ne fut par la suite jamais aperçu vivant et conscient sans une tenue serrée complète et boutonnée, dont le désordre ou la menace de désordre semblait toujours le remplir de colère et de crainte. Le contraste avec le sordide de sa mère ou de son grand-père à ce sujet semblait des plus remarquables, jusqu'à ce que l'horreur de 1928 ne vienne suggérer une plus valide raison.

Le mois de janvier suivant, les rumeurs s'intéressèrent vaguement au fait que « le noiraud de Lavinny » avait commencé à parler, et ce seulement à l'âge de onze mois. Sa façon de communiquer était remarquable à la fois en raison de sa différence vis-à-vis des accents ordinaires de la région, et de son absence de zéziements infantiles qui aurait eu de quoi rendre fiers de nombreux gamins de trois ou quatre ans. L'enfant n'était guère bavard, et pourtant, lorsqu'il parlait, il semblait refléter quelque insaisissable élément totalement inconnu de Dunwich et de ses citoyens. Cette étrangeté ne résidait pas dans ce qu'il disait, ni même dans les simples ex-

pressions idiomatiques qu'il utilisait, mais semblait vaguement liée à son intonation ou à l'organe interne qui la produisait. Son aspect facial était aussi remarquable pour sa maturité, car bien qu'il partageât l'absence de menton de sa mère et de son grand-père, son nez ferme et précocement formé, associé à l'expression de ses grands yeux sombres, presque latins, lui donnaient un air quasi adulte ainsi qu'une intelligence presque surnaturelle. Il était, néanmoins, excessivement laid en dépit de son apparence brillante ; il y avait quelque chose qui rappelait presque un bouc ou un autre animal dans ses lèvres épaisses, sa peau jaunâtre aux larges pores, sa rude chevelure crépue et ses oreilles étrangement allongées. Il fut bientôt plus détesté encore que sa mère ou que son grand-père, et toutes les théories à son sujet étaient mêlées de références à la magie ancienne du vieux Whateley et à la façon dont les collines avaient bougé, un jour qu'il hurlait le nom terrible de *Yog-Sothoth* au milieu d'un cercle de pierres, un grand livre ouvert entre les mains. Les chiens haïssaient l'enfant, lequel était tout le temps obligé de prendre des mesures défensives contre leur aboyante menace.

III

Pendant ce temps, le vieux Whateley continuait d'acheter du bétail sans jamais accroître significativement la taille de son troupeau. Il coupait également des arbres, et il commençait bientôt à réparer les parties inutilisées de sa maison – une demeure spacieuse au toit pointu dont l'arrière était entièrement enterré dans le versant rocaillieux de la colline, et dont les trois chambres les moins dévastées du rez-de-chaussée leur avaient toujours suffi, à lui et à sa fille. Il devait y avoir de prodigieuses réserves chez ce vieil homme pour lui permettre d'accomplir un travail aussi éreintant, et bien qu'il lui arrivât encore de bredouiller de folles choses à l'occasion, ses travaux de charpenterie semblaient bien obéir à de solides calculs. Ils avaient commencé à la naissance de Wilbur, et l'un des nombreux hangars à outils avait été remis en état, calfeutré et doté d'une solide serrure. Le vieillard se montra un artisan non moins minutieux quand il restaura l'étage supérieur de la maison, autrefois abandonné. Sa folie ne se révéla que lorsqu'il se mit à condamner toutes les fenêtres de la section qui venait d'être remise en état – même si beaucoup estimaient que les travaux précédents étaient déjà une folie en soi. Plus difficile encore à expliquer fut son aménagement d'une autre chambre, en

bas, pour son petit-fils – une pièce que de nombreux visiteurs purent voir, alors qu'aucun n'était jamais admis à l'étage soigneusement calfeutré. Cette nouvelle chambre était bordée de grandes et solides étagères, au sein desquelles le vieux Whateley commença à disposer soigneusement, selon un ordre apparemment précis, tous les vieux livres pourrissants et les fragments d'ouvrages qui étaient autrefois entassés pêle-mêle dans les étranges recoins des diverses pièces de la maison.

« J'ai bien utilisé certains d'eux, disait-il tout en tentant de réparer une page arrachée avec de la colle préparée sur le fourneau rouillé de la cuisine, mais l'gamin en f'ra meilleur usage. Y faudra qu'il en tire le p'us possib', parçqu'ils contiendront tout c'qu'il apprendra jamais. »

Quand Wilbur atteint un an et sept mois – en septembre 1914 – sa taille et son développement étaient presque alarmants. Il avait la taille d'un enfant de quatre ans et conversait de manière fluide et incroyablement savante. Il courait librement dans les champs et les collines, et accompagnait sa mère dans toutes ses errances. À la maison, il étudiait assidûment les étranges dessins et cartes des livres de son grand-père, tandis que le vieux Whateley l'ins-truisait et l'interrogeait lors de longs après-midi silencieux. À cette époque, la restauration de la maison était terminée, et ceux qui jetaient un œil dessus se demandaient pourquoi une des fenêtres de l'étage avait été transformée en solide porte de bois. C'était une fenêtre à l'arrière du pignon est, toute proche de la colline, et nul ne pouvait imaginer pourquoi une piste de bois cloutée avait été construite pour la relier au sol. À l'époque de l'achèvement de cette construction, les gens remarquèrent que la vieille cabane à outils, soigneusement fermée et dont les fenêtres étaient condamnées depuis la naissance de Wilbur, avait été à nouveau abandonnée. La porte baillait paresseusement, et lorsque Earl Sawyer y mit un jour le pied, après avoir vendu des bêtes au vieux Whateley, il se trouva pour le moins incommodé par l'odeur singulière qui l'y accueillit – une puanteur telle, affirma-t-il, qu'il n'en avait jamais sentie de toute sa vie, excepté près des cercles indiens sur les collines, et qui ne pouvait provenir de quoi que ce soit de sain ou même de terrien. Et pourtant, les demeures et les abris de ceux de Dunwich n'ont jamais été réputés pour la pureté de leurs odeurs.

Les mois suivants furent dénués d'événements visibles, si l'on excepte le fait que tous juraient entendre une lente, mais inexorable augmentation des mys-

térieux bruits dans les collines. La veille de mai 1915, des tremblements de terre eurent lieu et furent même ressentis par ceux d'Aylesbury, tandis que la veille de Toussaint suivante se produisait un grondement souterrain étonnamment synchronisé avec les jets de flammes – « ces trucs d'sorcier des Whateley » – émis par le sommet de Sentinel Hill. Wilbur continuait de croître de façon incroyable et ressemblait à un garçon de dix ans alors qu'il entraît à peine dans sa quatrième année. Il lisait avec avidité par lui-même désormais, mais parlait encore moins qu'auparavant. Une taciturnité résolue l'absorbait, et pour la première fois les gens commencèrent à parler spécifiquement de l'air maléfique que prenait son visage caprin. Il marmonnait parfois dans un jargon inconnu, et chantonait en suivant des rythmes bizarres qui traversaient tout auditeur en une inexplicable terreur. L'aversion que lui témoignaient les chiens était désormais de notoriété publique et il était obligé de porter un pistolet à la seule fin de pouvoir traverser la campagne en sécurité. Son usage occasionnel de cette arme n'augmenta pas sa popularité au sein des propriétaires de gardiens canins.

Les quelques visiteurs de la maison trouvaient régulièrement Lavinia seule au rez-de-chaussée, tandis que d'étranges pleurs et bruits de pas résonnaient à l'étage condamné. Elle ne disait jamais ce que son père et le garçon faisaient là-haut, bien qu'elle devint pâle et affichât un degré de peur anormal la fois où un vendeur de poissons facétieux testa la porte fermée à clef qui menait à l'étage. Le colporteur raconta aux gens qui traînaient au village de Dunwich qu'il avait cru entendre un cheval piétiner sur le plancher du dessus. Les auditeurs réfléchirent, repensant à la porte et à la rampe de la ferme, ainsi qu'au bétail qui disparaissait si rapidement. Puis ils frissonnèrent en repensant aux histoires sur la jeunesse du vieux Whateley, et aux étranges choses qui sortent de terre quand un bœuf est sacrifié à certains dieux païens aux dates propices. Il avait été noté depuis quelque temps que les chiens avaient commencé à haïr et à craindre le lieu de résidence des Whateley, aussi violemment qu'ils haïssaient et craignaient le jeune Wilbur en personne.

En 1917 vint la guerre, et le sieur Sawyer Whateley, en tant que président du bureau de recrutement local, eut bien du mal à remplir son quota de jeunes de Dunwich ne serait-ce qu'aptés à rejoindre un camp d'instruction. Le gouvernement, alarmé par de tels signes de décadence régionale, en-

voya plusieurs officiers et experts médicaux mener l'enquête, mettant en branle une étude dont les lecteurs des journaux de Nouvelle-Angleterre se souviennent peut-être. C'est la publicité qui fut faite à cette enquête qui mit les reporters sur la trace des Whateley, et conduisit le *Boston Globe* et *L'Annonneur d'Arkham* à publier de flamboyantes histoires du dimanche sur la précocité du jeune Wilbur, la magie noire du vieux Whateley, leurs rayonnages de livres étranges, le premier étage scellé de leur vieille ferme et l'étrangeté de la région tout entière ainsi que les bruits dans les collines. Wilbur était alors âgé de quatre ans et demi et ressemblait à un adolescent de quinze. Ses lèvres et ses joues étaient recouvertes d'un duvet noir épais, et sa voix avait commencé à muer.

Earl Sawyer se rendit chez les Whateley avec une équipe de reporters et de cameramen et attira leur attention sur l'étrange puanteur qui semblait désormais s'écouler des espaces scellés du dessus. C'était, disait-il, exactement comme l'odeur qui l'avait surpris dans la cabane à outils lorsque la maison avait enfin été réparée, et comme les odeurs fugaces qu'il lui semblait percevoir parfois près des cercles de pierres sur les montagnes. Les gens de Dunwich lurent les histoires quand elles parurent, et sourirent en découvrant leurs erreurs manifestes. Ils se demandèrent également pourquoi les rédacteurs s'attardaient autant sur le fait que le vieux Whateley payait toujours son bétail en pièces d'or extrêmement anciennes. Les Whateley avaient reçu leurs visiteurs avec une gêne bien mal dissimulée, bien qu'ils n'aient pas osé s'attirer davantage de publicité en opposant une violente résistance ou en refusant de parler.

IV

Pendant une décennie, les annales des Whateley se fondirent entièrement dans la vie générale d'une communauté morbide habituée à leurs façons étranges et immunisée à leurs orgies des veilles de mai et de Toussaint. Deux fois par an, ils allumaient des feux au sommet de Sentinel Hill, à ces moments où les grondements des montagnes revenaient avec toujours plus de violence ; chaque saison, il se passait d'étranges et sinistres choses dans la ferme isolée. Au fil du temps, les visiteurs se mirent à jurer entendre des sons provenant de l'étage scellé du dessus même lorsque toute la famille était au rez-de-chaussée, et ils se demandèrent avec quelle rapidité ou quelle lenteur une vache ou un bœuf y étaient sacrifiés. On se mit à évoquer une plainte adressée à la Société de Prévention des Cruautés

envers les Animaux, mais rien ne fut décidé tant ceux de Dunwich étaient peu enclins à attirer l'attention du monde extérieur sur eux-mêmes.

Vers 1923, alors que Wilbur était devenu un garçon de dix ans dont l'esprit, la voix, la stature et le visage barbu donnaient dans leur ensemble une grande impression de maturité, une seconde œuvre de charpenterie prit place dans la vieille maison. Cela se passait entièrement à l'intérieur de la partie supérieure scellée, et à en juger par les morceaux de bois mis au rebut, les gens conclurent que le jeune homme et son grand-père en avaient arraché toutes les partitions et avaient même démonté le plancher du grenier, ne laissant qu'un grand vide entre le plancher de l'étage et le toit pointu. Ils avaient également démolé la grande cheminée centrale, et muni la cuisinière rouillée d'un tuyau de poêle extérieur en fer blanc.

Au cours du printemps suivant cet événement, le vieux Whateley remarqua le nombre croissant d'engoulevants venant de Cold Spring Glen pour pépier devant ses fenêtres la nuit. Il semblait considérer cela comme un présage porteur de grandes significations, et racontait aux trainards de chez Osborn qu'il pensait que le temps était bientôt venu : « Y sifflent just'en rythme avec ma respiration maint'nant, disait-il, et j'crois bien qu'y sont prêts à v'nir prend'mon âme. Y savent qu'ell'va bientôt sortir, et y veulent surtout pas la rater. Vous l'saurez les gars, quand j'serai parti, s'ils m'ont eu ou pas. S'ils m'attrapent, y f'ront rien qu'à chanter et à rire jusqu'au p'tit matin. S'ils me ratent, ils diront p'us rien du tout. J'pense ben qu'eux et les âmes qu'ils chassent ils ont d'sacrées bagarres d'temps en temps. »

La nuit de Lammas, le 1^{er} août 1924, le docteur Houghton d'Aylesbury fut hâtivement appelé par Wilbur Whateley, lequel avait lancé son dernier cheval à travers les ténèbres pour pouvoir téléphoner de chez Osborn, au village. Le médecin avait trouvé le vieux Whateley dans un terrible état, les battements de son cœur et sa respiration stertoreuse laissant à penser que la fin était proche. Son informe fille albinos et son petit-fils si étrangement barbu se tenaient à son chevet ; pourtant depuis les abysses vacants du dessus provenait une inquiétante évocation rythmée de houle ou de clapotis rappelant les vagues de quelque grève plate. Le docteur, cependant, fut avant tout dérangé par le bavardage des oiseaux nocturnes du dehors, une légion apparemment sans limites d'engoulevants criant leur infini message, liant diaboliquement les échos de leurs chants aux halètements sifflants du mourant. C'était là chose étonnante et surnaturelle – bien

trop similaire, pensa le docteur Houston, à l'ensemble de la région dans laquelle il était entré avec tant de réticence afin de répondre à l'urgence de l'appel.

Aux environs d'une heure, le vieux Whateley revint à la conscience et interrompit ses sifflements pour cracher quelques mots à son petit-fils :

« P'us d'place, Willy, p'us d'place bientôt. Tu grandis – et ça grandit p'us vite. Ça s'ra b'entôt prêt à t'servir, mon garçon. Ouvre les portes à Yog-Sothoth avec le grand chant qu'tu trouveras à la page sept cent cinquante et un d'*l'édition complète*, et alors balance une allumette dans sa prison. Le feu d'la terre peut plus l'brûler désormais. »

Il était visiblement au bord de la folie. Après une pause durant laquelle le groupe d'engoulevants au dehors ajusta ses cris au nouveau tempo tandis que des échos des étranges bruits dans les collines se faisaient entendre au loin, il ajouta encore une phrase ou deux :

« Nourris-le régulièrement, Willy, et fais gaffe à la quantité, mais l'laisse pas grandir trop vite rapport à l'endroit, parce que si ça explose ses quartiers ou s'sauve avant qu'tu ouvres à Yog-Sothoth, c'en s'ra fini pour rien. Y a que la race de ceux d'au-d'là qui peuvent le multiplier et l'faire marcher... y a qu'eux, les Anciens qui veulent rev'nir... »

Mais les mots laissèrent à nouveau la place aux halètements, et Lavinia hurla en entendant la façon dont les engoulevants avaient suivi ce changement. Il en fut ainsi pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que vienne le dernier râle guttural. Le docteur Houghton referma les paupières ridées sur les yeux gris et fixes tandis que le tumulte des oiseaux se réduisit imperceptiblement au silence. Lavinia sanglotait, mais Wilbur se contenta de ricaner tandis que les bruits dans les collines grondaient faiblement.

« Ils l'ont pas eu », murmura-t-il de sa lourde voix de basse.

Wilbur était à l'époque un savant d'une érudition véritablement formidable, à sa façon si particulière, et était relativement connu grâce à ses relations épistolaires avec les nombreux bibliothécaires de ces lieux éloignés où les livres des jours anciens, rares et interdits, étaient conservés. Il était de plus en plus craint et haï autour de Dunwich à cause de la disparition de certains jeunes dont il était vaguement suspecté, mais il parvenait toujours à faire taire les accusations en utilisant la peur ou cet or des temps anciens qui, comme au temps de son grand-père, semblait toujours venir en abondance et régulièrement pour pouvoir acheter toujours plus de bétail. Son aspect était dorénavant incroyablement mature et sa taille, après avoir atteint

la limite normale d'un adulte, semblait encliner à la dépasser. En 1925, l'année où un correspondant érudit de l'Université Miskatonic vint lui rendre visite avant de repartir pâle et désorienté, il atteignit une taille de plus de deux mètres.

Au fil des ans, Wilbur s'était mis à traiter son albinos de mère à moitié déformée avec de plus en plus de mépris, finissant par lui interdire de venir avec lui dans les collines les veilles de mai et de Toussaint, et en 1926 la pauvre créature finit par se plaindre de la peur qu'elle ressentait à l'égard de son fils auprès de Mamie Bishop :

« Il y a plus de choses chez lui que j'peux vous en dire, Mamie, dit-elle, et d'nos jours y a plus de choses chez lui que c'que j'en sais moi-même. Je jure devant Dieu, je sais plus ce qu'y veut ni c'qu'il essaye de faire. »

La veille de Toussaint suivante, les bruits dans les collines semblèrent plus forts que jamais, et si le feu brûla sur Sentinel Hill comme d'habitude, les gens firent davantage attention aux hurlements rythmés des grands rassemblements tardifs d'engoulevants qui semblaient s'être rassemblés près de la ferme éteinte des Whateley. Après minuit, leurs notes perçantes enflèrent en une sorte de pandémoniaque cachinnation qui résonna dans toute la région pour ne se taire qu'à l'aube. Ils disparurent alors, se hâtant vers le sud où ils étaient attendus depuis un mois. Ce que tout cela signifiait, personne ne put en être certain avant bien plus tard. Nul parmi les gens de la campagne ne semblait avoir péri – mais la pauvre Lavinia Whateley, l'albinos tordeue, ne fut jamais revue après ce soir-là. Durant l'été 1927, Wilbur répara deux remises dans la propriété et commença à y entreposer ses livres et ses effets. Peu après, Earl Sawyer raconta aux trainards de chez Osborn que de nouveaux travaux de charpenterie étaient en cours dans la ferme des Whateley. Wilbur était en train de fermer toutes les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée, et semblait en démonter les partitions de la même façon que son grand-père et lui l'avaient fait pour l'étage quatre ans auparavant. Il vivait désormais dans une des remises, et Sawyer eut l'impression qu'il se montrait inhabituellement inquiet et tremblotant. Les gens le soupçonnaient généralement de savoir des choses sur la disparition de sa mère, et ils étaient de moins en moins à l'approcher désormais. Sa taille avait dépassé les deux mètres dix et il ne montrait aucun signe de vouloir cesser son développement.

V

L'hiver suivant amena cet événement étrange que fut le premier voyage de



L'Abominable de Dunwich

Wilbur hors de la région de Dunwich. Ses correspondances avec la bibliothèque Widener à Harvard, la Bibliothèque nationale de Paris, le British Museum, l'Université de Buenos Aires et la bibliothèque de l'Université Miskatonic d'Arkham n'avaient pas réussi à lui accorder le prêt d'un livre qu'il voulait désespérément ; aussi en vint-il à se présenter en personne, miteux, sale, couvert d'une large barbe et parlant son dialecte barbare, pour consulter la copie conservée à Miskatonic qui était géographiquement le lieu le plus proche de chez lui. Mesurant près de deux mètres quarante et portant une nouvelle valise bon marché du magasin général d'Osborn, la sombre gargouille aux allures de bouc apparut ainsi un jour à Arkham en quête du terrible volume qui était gardé sous clef à la bibliothèque universitaire – le hideux *Necronomicon* de l'Arabe dément Abdul Alhazred, dans sa version latine d'Olaus Wormius imprimée en Espagne au dix-septième siècle. Il n'avait jamais vu de ville auparavant, mais n'avait d'autre préoccupation que de trouver le chemin du terrain universitaire au point de passer sans y penser devant le grand chien de garde aux crocs blancs, lequel se mit à aboyer avec une fureur et une rage qu'on ne lui connaissait pas, tout en tirant frénétiquement sur sa lourde chaîne.

Wilbur avait avec lui une inestimable, mais imparfaite copie de la version anglaise du docteur Dee que son grand-père lui avait léguée, et après avoir obtenu l'accès à la version latine, il commença sans tarder la comparaison des deux textes dans le but de découvrir un certain passage qui aurait dû être contenu par la sept cent cinquante et unième page de son propre volume défectueux. Il ne put par politesse cacher cela au bibliothécaire – cet érudit du nom d'Henry Armitage (maîtrise ès lettres de Miskatonic, doctorat en philosophie de Princeton, doctorat ès lettres de Johns Hopkins) qui l'avait un jour appelé à sa ferme, et qui pour le moment l'accablait poliment de questions. Il recherchait, dut-il admettre, une sorte de formule ou d'incantation contenant le terrifiant nom *Yog-Sothoth* et était désespéré de trouver tant de divergences, de répétitions et d'ambiguïtés, lesquelles venaient grandement compliquer ses recherches. Tandis qu'il recopiait la formule qu'il avait finalement choisie, le docteur Armitage aperçut involontairement par-dessus son épaule les pages ouvertes ; celle de gauche, dans la version latine, contenait de monstrueuses menaces pour la paix et la santé mentale du monde.

« Car il ne faut point croire, disait le texte tandis qu'Armitage le traduisait mentalement, que l'homme est le plus ancien ou même le dernier des maîtres de la terre, ou que les représentants les plus communs de la vie et de la substance sont les seuls à l'arpenter. Les Anciens étaient, les Anciens sont et les Anciens seront. Non pas dans les espaces que nous connaissons, mais entre eux, Ils marchent sereins et premiers, sans dimensions et invisibles à nos yeux. Yog-Sothoth connaît la porte. Yog-Sothoth est la porte. Yog-Sothoth est la clef et le gardien de la porte. Passé, présent, futur, tous sont un en Yog-Sothoth. Il sait où les Anciens ont forcé jadis le passage, et où Ils le forceront à nouveau. Il sait où Ils ont foulé les champs de la terre, où Ils les foulent encore et pourquoi personne ne peut Les voir tandis qu' Ils les foulent. Par Leur odeur seule certains hommes peuvent parfois sentir Leur présence, mais de Leur ressemblance aucun homme ne sait rien, si on excepte celle que l'on peut deviner dans ceux qu' Ils ont engendrés chez les hommes ; et de ceux-là il existe bien des sortes, variant en similitude depuis la plus véridique image de l'homme jusqu'à la forme sans apparence ni substance qu'est la Leur. Ils marchent invisibles et vils dans les lieux isolés où les Mots ont été prononcés et les Rites hurlés au fil de leurs Saisons. Le vent jacasse avec Leur voix, et la terre murmure avec Leur conscience. Ils plient les forêts et broient les cités, et pourtant nulle forêt ou cité ne pourrait contempler la main qui les détruit. Kadath, dans les étendues glacées, Les a connus, et pourtant quel homme connaît Kadath ? Les déserts glacés du sud et les îles englouties de l'océan contiennent des pierres sur lesquelles Leur sceau a été gravé, mais qui a jamais vu la cité gelée ou la tour scellée décorée d'algues et de bernacles ? Le Grand Cthulhu est Leur cousin, et pourtant même lui ne peut Les observer qu'avec peine. Ia ! Shub-Niggurath ! Vous Les reconnaissez comme une abomination. Leur main est sur votre cou, et pourtant vous ne Les voyez pas ; et Leur habitat ne fait qu'un avec votre seuil si bien gardé. Yog-Sothoth est la clef de la porte où les sphères se rencontrent. L'homme règne aujourd'hui là où Ils régnaient autrefois ; Ils régneront bientôt là où l'homme règne aujourd'hui. Après l'été vient l'hiver, et après l'hiver vient l'été. Ils attendent, patients et puissants, car Ils régneront de nouveau. »

Dr Armitage, associant ce qu'il était en train de lire avec ce qu'il avait entendu de Dunwich et des menaces qui s'y préparaient, ainsi que de Wilbur Whateley

et de la légère, mais hideuse aura qui commençait à son étrange naissance pour finir avec la suspicion de son probable matricide, sentit une vague de terreur aussi tangible qu'un courant d'air venu des étendues moites et froides d'une tombe. Le géant caprin courbé devant lui ressemblait à quelque rejeton d'une autre planète ou dimension, à une chose seulement partiellement humaine et liée aux noirs abîmes d'essences et d'entités qui s'étendent comme de titanesques fantômes par-delà les sphères de force et de matière, par-delà l'espace et le temps. À ce moment-là, Wilbur leva la tête et commença à parler d'une étrange et vibrante façon qui suggérait des organes producteurs de sons différents de ceux du commun des mortels : « M. Armitage, dit-il, je pense que j'dois ram'ner ce livre à la maison. Y a des choses que j'dois essayer dans certaines conditions que j'peux pas avoir ici, et ce s'rait un péché mortel que d'laisser une règle m'empêcher. Laissez-moi l'emporter, m'sieur, et j'vous jure qu'y aura personne pour voir la différence. J'ai pas b'soin d'vous dire qu'j'en prendrai grand soin. C'est pas moi qu'ai mis c'te copie de Dee dans cet état... »

Il s'arrêta en lisant un refus décidé sur le visage du bibliothécaire, et ses propres traits caprins prirent alors une allure rusée. Armitage, sur le point de lui dire qu'il pouvait faire une copie des parties dont il avait besoin, pensa soudainement aux conséquences possibles et se reprit. Il prendrait de trop grandes responsabilités en donnant à un tel être les clefs de sphères extérieures si impies. Whateley vit la tournure que prenaient les choses, et tenta de répondre doucement.

« Bien, d'accord, si vous prenez les choses com'ça. P'tet qu'à Harvard y s'ront pas aussi difficiles que vous n'êtes. » Et sans rien ajouter, il se leva et quitta à grandes enjambées le bâtiment, se courbant à chaque encadrement de porte.

Armitage entendit le glapisement sauvage du grand chien de garde et observa une dernière fois la démarche de gorille de Whateley, tandis que ce dernier traversait la partie du campus visible depuis la fenêtre. Il repensa aux histoires démentielles qu'il avait entendues, et se souvint des vieilles histoires du dimanche de *L'Annonneur* ainsi que des informations qu'il avait obtenues de la part des paysans et des villageois de Dunwich lors de sa propre visite sur les lieux. Des choses invisibles n'appartenant pas à la terre – du moins pas à la terre tridimensionnelle – parcouraient, fétides et horribles, les ravines de Nouvelle-Angleterre et se reproduisaient d'obscène manière au sommet des montagnes. De

cela il était sûr depuis longtemps. Maintenant il lui semblait sentir la proche présence de quelque terrible fraction de cette horreur envahissante, et apercevoir les infernales avancées de la domination noire de ce cauchemar ancien et autrefois passif. Il mit sous clef le *Necronomicon* avec un frisson de répugnance, mais la pièce empestait encore une puanteur impie et impossible à identifier. « Vous Les reconnaîtrez comme une abomination », récita-t-il. Oui – l'odeur était la même que celle qui l'avait indisposé dans la ferme des Whateley moins de trois années auparavant. Il repensa une nouvelle fois à Wilbur, caprin et menaçant, et ricana à l'idée des rumeurs villageoises sur sa parenté.

« Consanguinité ? se murmura-t-il à mi-voix. Grand Dieu, quels imbéciles ! Montrez-leur le Grand Dieu Pan d'Arthur Machen et ils croiront voir là le récit d'un simple scandale de Dunwich ! Quelle chose – quelle influence maudite et informe de cette terre tridimensionnelle ou d'ailleurs – a bien pu être le père de Wilbur Whateley ? Né à la Chandeleur – neuf mois après la veille de mai 1912, alors que les bavardages à propos des étranges bruits souterrains parvenaient à Arkham – quelle chose marcha sur les montagnes en cette nuit de mai ? Quelle horreur de Roodmas s'attacha alors au monde, sous une forme à demi-humaine de chair et de sang ? »

Au cours des semaines qui suivirent, Dr Armitage se mit à rassembler toutes les données possibles sur Wilbur Whateley et sur les présences informes environnant Dunwich. Il entra en communication avec le docteur Houghton d'Aylesbury qui avait été au chevet du vieux Whateley dans sa dernière maladie, et trouva ample matière à réflexion dans les derniers mots du grand-père tels qu'ils lui furent rapportés par le médecin. Une visite au village de Dunwich ne lui permit pas d'obtenir de nouvelles informations, mais une étude approfondie du *Necronomicon*, en particulier des parties que Wilbur avait si avidement parcourues, sembla fournir de nouveaux et terribles indices quant à la nature, les méthodes et les désirs des étranges maléfices qui menaçaient si mystérieusement la planète. Des conversations avec plusieurs étudiants en folklore archaïque de Boston et des lettres adressées à quantité d'autres ailleurs firent naître en lui une stupeur grandissante qui passa lentement par divers degrés d'inquiétude pour finir en une peur spirituelle terriblement précise. Tandis que l'été avançait, il sentit au fond de lui que quelque chose devait être fait contre les terreurs tapies dans les hauteurs de la vallée du Miskato-

nic, et contre l'être monstrueux connu du monde des humains sous le nom de Wilbur Whateley.

VI

L'Abomination de Dunwich elle-même advint entre la Fête des Croix, aussi appelée Lammass, et l'équinoxe d'automne en 1928, et le docteur Armitage fut de ceux qui assistèrent à son monstrueux prologue. Il avait entendu parler auparavant du voyage grotesque de Whateley à Cambridge et de ses efforts désespérés pour emprunter ou copier le *Necronomicon* de la bibliothèque Widener. Ses efforts avaient été vains, Armitage ayant fait parvenir des avertissements les plus intenses à tous les bibliothécaires en charge du terrible volume. Wilbur s'était montré horriblement nerveux à Cambridge ; impatient d'obtenir le livre, et en même temps presque aussi impatient de rentrer chez lui, comme s'il craignait les conséquences de sa longue absence. Début août eut lieu la conséquence à moitié attendue, et aux premières heures du troisième jour le docteur Armitage fut soudainement réveillé par les hurlements féroces et sauvages du chien de garde du campus de l'université. Profonds et terribles, les grognements et les aboiements à demi fous continuaient de rugir, toujours plus forts, mais avec des pauses d'une hideuse signification. Alors retentit un cri, provenant d'une gorge entièrement différente – un cri tel qu'il réveilla la moitié des dormeurs d'Arkham et hanterait encore leurs rêves bien après – un cri tel qu'il ne pouvait provenir d'aucun être né sur Terre ou appartenant entièrement à cette planète.

Armitage, se hâtant d'enfiler des vêtements et se ruant à travers rue et pelouse vers les bâtiments de l'université, vit que d'autres l'y avaient précédé et entendit les échos de l'alarme qui perçait encore depuis la bibliothèque. Une fenêtre ouverte se révélait noire et béante sous la lumière du clair de lune. La chose qui était venue semblait avoir réussi à entrer, car les aboiements et les hurlements, se fondant à présent en un indistinct mélange de grognements et de plaintes, provenaient à n'en pas douter de l'intérieur. Son instinct avertit Armitage que ce qui se passait n'était pas une chose destinée aux yeux non préparés, aussi repoussa-t-il la foule avec autorité avant de déverrouiller la porte d'entrée. Dans la foule, il aperçut le professeur Warren Rice ainsi que le docteur Francis Morgan, deux hommes auxquels il avait confié ses hypothèses et ses craintes et à qui il fit signe de le suivre à l'intérieur. Les sons provenant

des profondeurs avaient à ce moment-là pratiquement cessé, à l'exception d'un gémissement monotone provenant probablement du chien de garde, mais Armitage s'aperçut alors avec un tressaillement soudain qu'un chœur bruyant d'engoulevents cachés dans les arbustes s'était mis à pépier au fil d'un rythme odieux, comme à l'unisson avec le dernier souffle de quelque mourant. Le bâtiment était empli d'une terrifiante puanteur que le docteur Armitage ne connaissait que trop bien, et les trois hommes se ruèrent à travers le couloir vers la petite salle de lecture de généalogie d'où le long gémissement provenait. Pendant une seconde, personne n'osa allumer, puis Armitage rassembla son courage et bascula l'interrupteur. Un des trois – difficile de dire lequel – poussa un hurlement à la vue de ce qui s'étendait devant eux parmi les tables désordonnées et les chaises renversées. Le professeur Rice raconte qu'il perdit conscience un instant, bien qu'il ne trébucha ni ne tombât.

La chose qui gisait pliée en deux sur le flanc, dans une mare fétide de pus couleur jaune verdâtre ayant la viscosité du goudron, faisait près de deux mètres quatre-vingt et avait vu ses vêtements et des lambeaux de sa peau arrachés par le chien. Elle n'était pas tout à fait morte, mais se tordait en silence de façon spasmodique tandis que sa poitrine se soulevait en un monstrueux unisson avec les pépiements déments des engoulevents qui attendaient dehors. Des fragments de chaussures et de tissus étaient éparpillés dans la pièce et, juste sous la fenêtre, un sac de toile vide traînait là où il avait été visiblement jeté. Un revolver était tombé près du bureau central ; à l'intérieur, une cartouche cabossée, mais non déchargée qui expliquerait plus tard pourquoi il n'avait pas servi. Mais la chose elle-même balayait toute autre image à cet instant. Il serait banal et pour le moins imprécis de dire qu'aucune plume humaine n'aurait pu la décrire, mais il peut être déclaré sans faute qu'il était impossible de la voir distinctement pour une personne dont les notions d'aspects et de contours eussent été trop ancrées dans les formes de vie les plus communes de cette planète et des trois dimensions connues. Elle était partiellement terrienne, sans aucun doute, avec des mains et une tête vraisemblablement humaines, et son visage caprin dépourvu de joues portait la marque des Whateley sur lui. Mais le torse et les parties inférieures de son corps étaient tératologiquement incroyables, si bien que seuls d'amples vêtements avaient pu lui permettre d'arpenner cette Terre sans être interpellée ou éradiquée.

Au-dessus de sa taille, elle était à moitié anthropomorphe, bien que sa poitrine que les pattes déchirantes du chien gardaient encore fût recouverte du même cuir réticulé que celui qu'ont les crocodiles ou les alligators. Son dos était bigarré de jaune et de noir et suggérait vaguement la peau squameuse de certains serpents. Mais c'était en dessous de la taille que la chose était la plus atroce, car toute ressemblance humaine avait déserté cet endroit pour laisser la place à la plus pure des folies. La peau y était couverte d'une épaisse fourrure noire et de l'abdomen pendaient mollement de longs tentacules gris verdâtre dotés de ventouses rouges. Leur arrangement était étrange et semblait suivre les symétries de quelque géométrie cosmique inconnue de la Terre ou du système solaire. Sur chacune des hanches, profondément enfoncé dans une sorte d'orbite rosâtre muni de cils, était placé ce qui ressemblait à un œil rudimentaire, tandis qu'en guise de queue se trouvait une espèce de trompe ou d'antenne marquée d'anneaux violets que de nombreux indices identifiaient comme une bouche ou une gorge encore en développement. Les membres, à l'exception de leur fourrure noire, ressemblaient grossièrement aux pattes arrière des sauriens géants de la terre préhistorique et se terminaient sur des bourrelets veinés d'arêtes qui n'étaient pourtant ni des sabots, ni des griffes. Quand la chose respirait, sa queue et ses tentacules changeaient de couleur en rythme comme sous l'effet de quelque circulation considérée comme normale dans la branche inhumaine de son ascendance. Dans les tentacules, cela était observable à l'assombrissement des filaments verdâtres, tandis que cela se manifestait dans la queue par une apparition jaunâtre qui alternait avec le blanc grisâtre et maladif des espaces entre les anneaux violets. De sang ordinaire, il n'y avait point ; seule s'écoulait cette fétide humeur jaune verdâtre, le long du sol peint par-delà l'envergure de la flaque visqueuse, qui laissait derrière elle une curieuse décoloration.

Alors que la présence des trois hommes semblait ranimer la chose mourante, celle-ci commença à murmurer sans tourner ni lever sa tête. Le docteur Armitage ne détient aucun enregistrement écrit de ses grimaces, mais il affirme positivement qu'aucun mot anglais ne fut prononcé. Au début, les syllabes défiaient toute similitude avec un quelconque parler terrien, mais vers la fin émergèrent quelques fragments disjoints pris de toute évidence au *Necronomicon*, ce monstrueux blasphème durant la quête duquel la chose avait péri. Ces

fragments, tels qu'Armitage se les rappelle, ressemblaient à « *N'gai, n'gha'ghaa, bugg-shoggog, y'hab; Yog-Sothoth, Yog-Sothoth...* ». Les mots glissaient peu à peu vers le néant, tandis que les engoulevants hurlaient selon un rythme crescendo leur impatience impie.

Puis le halètement s'arrêta et le chien leva la tête pour lancer un long et lugubre hurlement. Un changement advint dans la face jaune et caprine de la chose prostrée, et ses grands yeux noirs s'affaissèrent en pleine épouvante. Par-delà la fenêtre, les cris perçants des engoulevants cessèrent soudainement, et par-dessus les murmures de la foule qui se rassemblait parvinrent des sons de bruissements et de battements d'ailes affolés. Contre la lune, de vastes nuages de guetteurs emplumés s'élevèrent et disparurent, terrorisés par ce dont ils avaient voulu faire leur proie.

Soudain le chien eut un sursaut, lançant un aboiement effrayé et bondissant nerveusement à travers la fenêtre par laquelle il était entré. Un cri s'éleva de la foule et le docteur Armitage hurla aux hommes du dehors que personne ne serait admis à l'intérieur avant que la police ou qu'un examinateur médical ne soit venu. Il était heureux que les fenêtres soient trop hautes pour permettre à quiconque de jeter un œil, mais il tira tout de même soigneusement les volets sombres devant chacune d'entre elles. Entre temps, deux agents de police étaient arrivés, et le docteur Morgan, après être allé à leur rencontre dans le vestibule, les avait exhortés, pour leur propre bien, à repousser leur entrée dans la salle de lecture empestée jusqu'à ce que l'examineur vienne et que la chose prostrée ait été recouverte.

Pendant ce temps, de terrifiants changements étaient en train de prendre place sur le sol. Il serait inutile de décrire le *genre* et la *vitesse* de la réduction et de la désintégration qui advinrent sous les yeux du docteur Armitage et du professeur Rice, mais il est permis de dire que, en dehors de l'apparence externe du visage et des mains, les éléments humains possédés par Wilbur Whateley avaient dû être bien minuscules. Quand l'examineur médical vint, il ne restait plus qu'une masse blanchâtre et collante sur le sol peint et la monstrueuse odeur avait pratiquement disparu. Apparemment, Whateley ne possédait pas de crâne ou de squelette interne, du moins au sens véritable ou stable du terme. Il tenait en cela davantage de son père inconnu.

VII

Pourtant, tout cela n'était que le prologue de la véritable Abomination de Dunwich. Toutes les formalités furent

prises en charge par des fonctionnaires perplexes, les détails anormaux ayant été soigneusement cachés à la presse et au public, et des hommes furent envoyés à Dunwich et à Aylesbury pour rechercher les biens de feu Wilbur Whateley et avertir toute personne pouvant en hériter. Les agents trouvèrent la contrée en pleine agitation, à la fois en raison des grondements qui se multipliaient dans les collines arrondies et de la puanteur inhabituelle et des bruits de houle et de clapotement qui s'élevaient de plus en plus fort de la grande coquille vide que formait la ferme condamnée des Whateley. Earl Sawyer, qui s'occupait du cheval et du bétail durant l'absence de Wilbur, était devenu terriblement nerveux. Les fonctionnaires invoquèrent diverses excuses pour ne pas entrer dans l'endroit condamné d'où provenaient les bruits, et furent heureux de limiter à une unique visite leur étude des lieux où avait vécu le défunt, ces remises si récemment réparées. Ils remplirent un rapport laborieux au tribunal d'Aylesbury, et on dit que les litiges entre les innombrables Whateley de la vallée du Miskatonic – sains ou décadents – au sujet de l'héritage ne seraient toujours pas réglés.

Un manuscrit pratiquement interminable, parsemé d'étranges caractères, rédigé sur un énorme registre et considéré comme une sorte de journal intime en raison d'espacements et de changements d'encre et d'écriture, présentait une véritable énigme à ceux qui le découvrirent dans le vieux bureau qui servait de pupitre à son ancien propriétaire. Après une semaine de débats, il fut envoyé à l'Université Miskatonic avec la collection de livres étranges du défunt pour y être étudié et potentiellement traduit, mais même les meilleurs linguistes finirent par voir qu'il serait très difficile de le déchiffrer. Aucune trace de l'or ancien avec lequel Wilbur et le vieux Whateley réglaient toujours leurs dettes n'a encore été découverte.

Ce fut dans la nuit du neuf septembre que l'Abomination se libéra. Les bruits dans les collines avaient été très prononcés durant la soirée, et les chiens avaient aboyé frénétiquement toute la nuit. Les premiers levés, le matin du 10, remarquèrent une étrange puanteur dans l'air. Aux environs de sept heures, Luther Brown, le garçon de ferme de chez George Corey, entre Cold Spring Glen et le village, rentra frénétiquement de son trajet du matin au pré de Ten-Acre Meadow avec les vaches. Il convulsait presque sous l'effet de la peur lorsqu'il trébucha dans la cuisine, et dans la cour du dehors le troupeau qui n'était pas moins terrifié piétinait

et meuglait pitoyablement après avoir suivi le garçon dans cette panique qu'il partageait avec lui. Entre deux halètements, Luther tenta de balbutier son histoire à M^{me} Corey :

« Là haut, sur la rout' par d'là l'ravin, Miss Corey – y a queq'chose qu'est passé ! Ça sent com'le tonnerre, et tous les buissons et les p'tits arbres y z'ont été repoussés d'la route comme si une maison l'avait été tirée tout le long. Et c'est pas l'pire. Y a des *empreintes* dans la route, Miss Corey – des grandes empreintes rondes aussi grosses que des d'sus d'tonneaux, enfoncées tout profond comme si ç'avait été un éléphant, *sauf qu'elles sont d'une grosseur que quat pattes rassemblées pourraient pas faire* ! J'en ai r'gardé une ou deux avant d'courir, mais j'ai pu voir que toutes elles étaient couvertes de lignes qui paraient tout autour comme si d'grosses feuilles d'palmier – deux ou trois fois plus grandes que d'habitude – avaient été enfoncées très profond dans la route. Et l'odeur l'était horrible, comme celle qu'y a autour d'la maison du sorcier Whateley... »

Il s'interrompit alors et sembla à nouveau trembler sous l'effet de la peur qui l'avait renvoyé en courant à la maison. M^{me} Corey, incapable d'extraire plus d'informations, entreprit de téléphoner aux voisins, commençant ainsi à répandre la panique qui annoncerait les plus atroces terreurs à venir. Quand elle eut au bout du fil Sally Sawyer, la gouvernante de Seth Bishop dont la maison était la plus proche de celle des Whateley, ce fut à son tour d'écouter au lieu de transmettre, car Chauncey, le gamin de Sally qui avait toujours du mal à dormir, s'était rendu au sommet de la colline près des terres des Whateley et en était revenu en vitesse, épouvanté, après un seul coup d'œil à l'endroit et au pâturage où les vaches de M^r Bishop avaient été laissées toute la nuit.

« Oui, Miss Corey, dit la voix tremblante de Sally à l'autre bout du fil, Chauncey il est juste revenu en trombe et y pouvait à peine parler tant il était effrayé ! Y dit qu'la maison du vieux Whateley l'est toute dévastée, avec les poutres éparpillées autour comme si y avait eu d'la dynamite à l'intérieur. Y a que l'plancher qu'est pas détruit, mais l'est recouvert d'un genre de goudron qui pue horriblement et qui coule sur le sol depuis les murs d'où qu'les poutres ont été arrachées. Et y a des marques horribles dans l'terrain, aussi – des grandes marques rondes comme des barriques, toutes couvertes de c'truc collant qu'y a dans la maison toute soufflée. Chauncey il dit qu'elles mènent jusqu'dans les prés, où qu'une grande piste plus large qu'une

grange a été tracée, et tous les murs de pierre sont effondrés partout où qu'elle passe.

« Et il dit, n'est-ce pas Miss Corey, que com'y pensait à chercher les vaches de Seth, effrayé comme il l'était, il les avait trouvées en haut des pâturages près du Terrain du Pas du Diable dans un fichu état. La moitié d'entre elles avaient disparu, et près d'la moitié de celles qui restaient l'avaient perdu presque tout leur sang, avec des plaies comme celles qu'y avait sur l'bétail des Whateley depuis qu'la p'tite chose noire de Lavinny l'était née. Seth là il est parti pour les voir, mais j'parierais qu'il s'approcha pas trop d'chez le sorcier Whateley ! Chauncey l'avait pas regardé en détail pour essayer d'voir où la grande trace écrasée menait après avoir quitté le pâturage, mais il dit qu'il pense qu'elle pointait en direction d'la route près du ravin qui mène au village. »

« Je vous l'dis, Miss Corey, y a queq'chose dehors qui devrait pas y être, et j'pense que c'est ce noireau de Wilbur Whateley, qu'a eu la fin qu'il méritait, qu'est derrière tout ça. L'était pas humain lui-même, comme je l'dis à tout le monde, et j'pense que l'vieux Whateley il a élevé queq'chose dans cet'maison barricadée qu'est même pas autant humain qu'il l'était. Y a toujours eu des choses pas visibles autour de Dunwich – des choses vivantes – qui sont ni humaines ni bonnes envers les hommes.

« Le sol parlait la nuit dernière, et au matin Chauncey il a entendu les engoul'vents si fort dans Col'Spring Glen qu'il a pas pu dormir. Et là il a cru entendre un aut' genre de son venant d'chez l'sorcier Whateley – une sorte de déchirement ou d'arrachement de bois, comme une grosse boîte ou un cageot qu'on aurait été en train d'ouvrir. Avec tout ça il a pas pu dormir avant l'lever du soleil, et à peine debout il a fallu qu'il aille vers chez les Whateley pour voir ce qui s'y passait. Il en a vu assez maintenant, Miss Corey, ça je vous l'dis ! Tout ça n'avaut rien, et j'pense que tous y devraient s'rassembler et faire queq'chose. J'sais qu'un truc horrible est en train d'arriver, et j'sens que mon heure est proche, même si Dieu seul sait à quoi tout ça correspond.

« Est-ce que vot'Luther il a r'marqué où les grosses empreintes elles menaient ? Non ? Ben, Miss Corey, si elles étaient sur la route de c'côté ci du ravin et qu'elles sont pas encore arrivées à vot'maison, j'en déduis qu'elles doivent se rendre dans l'ravin lui-même. Ça doit être ça. J'ai toujours dit que Cold Spring Glen l'était pas un endroit sain ou décent. Les engoul'vents et les lucioles y agissent jamais comme s'ils étaient des créatures de Dieu, et y en

a qui disent qu'on entend des choses étranges qui volent et qui parlent dans les airs quand on s'tient au bon endroit, entre les éboulis et Bear's Den. »

Ce midi-là, les trois quarts des hommes et des garçons de Dunwich se rassemblèrent sur les routes et les prés entre les nouvelles ruines Whateley et Cold Spring Glen, examinant avec horreur les larges empreintes monstrueuses, le troupeau mutilé des Bishop, les restes étranges et répugnants de la ferme et la végétation meurtrie et écrasée des champs et des bords de route. La chose qui s'était déchaînée sur le monde, quelle qu'elle soit, s'était assurément enfoncée dans le grand ravin sinistre, car tous les arbres qui le bordaient étaient tordus et cassés, et une grande avenue avait été gougée dans les broussailles suspendues le long du précipice. C'était comme si une maison emportée par une avalanche avait glissé le long des plantes enchevêtrées de la façade presque verticale. Aucun son ne provenait d'en dessous, seule une odeur fétide distante et indéfinissable, et il n'est guère étonnant que les hommes aient préféré rester au bord et se disputer plutôt que de descendre affronter l'horreur cyclopéenne et inconnue dans son antre. Les trois chiens qui accompagnaient l'équipée s'étaient d'abord mis à aboyer furieusement avant de devenir timides et hésitants en approchant du ravin. Quelqu'un téléphona les nouvelles au *Transcripteur d'Aylesbury*, mais l'éditeur, accoutumé aux contes ahurissants venant de Dunwich, ne fit rien de plus que concocter un paragraphe moqueur à ce sujet, un document qui serait plus tard reproduit par les *Presses associées*.

Cette nuit-là, chacun rentra chez lui, et toutes les maisons et les granges furent barricadées aussi solidement que possible. Inutile de dire qu'aucune bête n'eut le droit de rester dans son pâturage. Aux environs de deux heures du matin, une puanteur terrifiante et les aboiements sauvages des chiens réveillèrent toute la maisonnée de Elmer Frye, sur la bordure est de Cold Spring Glen, et tous reconurent avoir entendu alors une sorte de bruissement ou de clapotis étouffé provenant de quelque part, dehors. Mme Frye proposa de téléphoner aux voisins, et Elmer était sur le point d'acquiescer quand ce bruit de bois éclaté surgit au milieu de leurs délibérations. Cela venait apparemment de la grange, et fut rapidement suivi par des hurlements hideux et des piétinements en provenance du troupeau. Les chiens se mirent à baver et se couchèrent près des pieds de la famille engourdie par la peur. Frye alluma une lanterne par la force de l'habitude, mais il savait que la mort l'attendait s'il se rendait

dans la cour obscure de la ferme. Les enfants et les femmes gémirent, empêchés de crier par quelque reste obscur d'un instinct de défense leur disant que de leur silence dépendaient leurs vies. Enfin, le bruit du troupeau diminua en pitoyables plaintes, puis fut suivi de grands claquements, fracas et craquements. Les Frye, serrés les uns contre les autres dans le salon, n'osèrent pas bouger jusqu'à ce que les derniers échos de ces sons meurent dans les profondeurs de Cold Spring Glen. Alors, au milieu des gémissements lugubres provenant de l'étable et des pépiements démoniaques des derniers engoulevants dans le ravin, Selina Frye chancela jusqu'au téléphone et répandit le peu de nouvelles qu'elle possédait sur la seconde phase de l'Abomination.

Le jour suivant, tout le pays était en proie à la panique, et des groupes craintifs et taciturnes allaient et venaient là où l'horrible événement avait eu lieu. Deux pistes titanesques de destruction s'étiraient depuis le ravin jusqu'au terrain des Frye, de monstrueuses empreintes recouvrant des pans entiers de terre nue, et un côté de la vieille grange rouge avait été complètement enfoncé. Du bétail, un quart seulement put être retrouvé et identifié. Il ne restait de certaines bêtes que de curieux fragments, et toutes celles qui avaient survécu durent par la suite être abattues. Earl Sawyer suggéra de demander de l'aide à Aylesbury ou à Arkham, mais les autres maintinrent que cela ne serait d'aucune utilité. Le vieux Zebulon Whateley, d'une branche errant à mi-course entre normalité et décadence, fit de sombres et démentes suggestions à propos de rites devant être pratiqués au sommet des collines. Il venait d'une lignée où la tradition tenait une grande importance, et ses souvenirs de chants au sein des grands cercles de pierre n'étaient pas liés à ceux de Wilbur et son grand-père.

Les ténèbres tombèrent sur une région terrifiée, trop passive pour mettre en place une véritable défense. Dans quelques cas, des familles étroitement liées se rassemblèrent sous un toit commun et y attendirent dans l'obscurité, mais en général les précautions prises n'avaient été qu'une répétition des barricades de la nuit précédente, et de futiles et inefficaces gestes de chargements de mousquets et de dispositions de fourches à portée de main. Rien n'advint pourtant, si l'on excepte quelques bruits dans les collines, et quand le jour arriva, nombreux furent ceux qui espérèrent que l'Abomination était partie aussi vite qu'elle était venue. Il y eut même quelques âmes audacieuses pour proposer une expédition offensive en bas du ravin, bien qu'elles

n'osassent pas s'aventurer à montrer l'exemple à la majorité encore hésitante. Quand la nuit revint, les barricades furent répétées bien qu'il y eût moins de rassemblements familiaux. Au matin, la maisonnée des Frye, comme celle de Seth Bishop, rapporta des poussées d'excitation chez les chiens ainsi que de vagues sons et pauteurs lointains, tandis que des explorateurs matinaux remarquaient avec horreur un nouveau jeu d'empreintes monstrueuses, toutes fraîches, sur la route longeant Sentinel Hill. Comme auparavant, les côtés de la route portaient des marques soulignant l'ampleur incroyable et blasphématoire de l'Abomination, la conformation des traces semblant suggérer un passage dans deux directions, comme si la montagne mouvante était partie de Cold Spring Glen et y était retournée par le même chemin. À la base de la colline, une piste faite d'arbrisseaux écrasés sur neuf mètres menait assurément vers les hauteurs, et les chercheurs hoquèrent en voyant que même les passages les plus perpendiculaires n'étaient pas parvenus à faire dévier l'inexorable trace. Quoi que soit l'Abomination, elle pouvait escalader une falaise de pierre presque verticale, et tandis que les investigateurs montaient près du sommet de la colline par des routes plus sûres, ils virent que la trace s'arrêtait – ou plutôt, se retournait – tout en haut.

C'était là que les Whateley avaient l'habitude de faire leurs feux infernaux et de chanter leurs rituels démoniaques, devant la pierre en forme de table, les veilles de mai et de Toussaint. Désormais, cette même pierre formait le centre d'un vaste espace saccagé par l'horreur montagneuse, et sur sa surface légèrement concave se trouvait un dépôt épais et fétide de cette même viscosité goudronneuse que celle observée sur le plancher de la ferme en ruines des Whateley, après que l'Abomination se fut échappée. Les hommes se regardèrent et marmonnèrent. Puis ils baissèrent les yeux sur la colline ; apparemment, la chose était descendue par une route à peu près identique à celle de son ascension. Toute spéculation était futile ; la raison, la logique et les idées ordinaires n'avaient pas prise sur ses motivations. Seul le vieux Zebulon, qui n'était pas avec le groupe, aurait pu rendre justice à la situation ou suggérer une explication plausible.

La nuit de jeudi commença à peu près comme les autres, mais se termina moins heureusement. Les engoulevants dans la vallée criaient avec une insistance si inhabituelle que beaucoup ne parvenaient pas à dormir, et aux environs de trois heures du matin,

tous les téléphones de la ligne commune sonnèrent brusquement. Ceux qui décrochèrent entendirent une voix glacée d'horreur hurler : « Aidez-nous, oh mon Dieu !... » et certains eurent l'impression qu'un écrasement avait suivi la chute de cette exclamation. Puis plus rien. Personne n'osa faire quoi que ce soit, et nul ne sut avant le matin d'où l'appel était venu. Alors tous ceux qui l'avaient reçu contactèrent tous les autres sur la ligne, et ils découvrirent que seuls les Frye ne répondaient pas. La vérité apparut une heure plus tard, quand un groupe d'hommes armés hâtivement assemblé marcha lourdement jusque chez les Frye au bord du ravin. Ce qu'il y avait là-bas était horrible, bien que guère surprenant. Il y avait davantage d'andains et d'empreintes monstrueuses, mais de maison il n'y avait plus. Elle avait été écrasée comme une coquille d'œuf, et parmi les ruines rien de vivant ou de mort ne put être retrouvé, seules une puanteur et une viscosité goudronneuse. La famille d'Elmer Frye avait été rayée de la surface de Dunwich.

VIII

Pendant ce temps, une phase plus discrète et pourtant spirituellement plus poignante de l'Abomination se développait obscurément derrière les portes fermées d'une pièce, bordée d'étagères, à Arkham. Les curieuses notes du journal intime de Wilbur Whateley, envoyées à l'Université Miskatonic pour traduction, avaient provoqué bien des soucis et des consternations chez les experts en langues à la fois anciennes et modernes ; son seul alphabet, non dénué d'une certaine ressemblance avec l'arabe lourdement ombré qu'on utilise en Mésopotamie, était absolument inconnu de toutes les autorités disponibles. La conclusion finale des linguistes était que le texte présentait un alphabet artificiel s'apparentant à un code ; pourtant aucune des méthodes habituelles de déchiffrement cryptographique ne semblait fournir le moindre indice, même en étant appliquée à toutes les langues que l'écrivain pouvait avoir vraisemblablement utilisées. Les anciens livres pris dans les quartiers de Whateley, quoique d'un intérêt certain et promettant dans certains cas d'ouvrir de nouvelles et terribles lignes de recherche aux philosophes et aux hommes de science, n'étaient d'aucune assistance dans ce cas précis. L'un d'eux, un épais tome doté d'un fermoir de fer, était rédigé dans un autre alphabet inconnu – d'un genre très différent, et ressemblant plus à du sanscrit qu'à aucune autre chose. Le vieux livre de

comptes fut au final remis entièrement à la charge du docteur Armitage, à la fois en raison de son intérêt singulier dans l'affaire Whateley et de ses grandes compétences linguistiques et connaissances des formules mystiques de l'antiquité et du Moyen Âge.

Armitage avait dans l'idée que l'alphabet pouvait être utilisé de manière ésotérique par certains cultes interdits venus des temps anciens, et qui avaient hérité de nombreuses pratiques et traditions des sorciers du monde sarracénique. Il ne considéra pas cette idée comme essentielle, néanmoins, puisqu'il ne devait pas être nécessaire de connaître l'origine des symboles si, ainsi qu'il le soupçonnait, ils étaient utilisés comme code au sein d'un langage moderne. Sa conviction était que, considérant la grande quantité de texte impliquée, l'écrivain aurait à peine considéré la difficulté que représenterait l'utilisation d'une autre langue que la sienne, excepté peut-être pour certaines formules et incantations spéciales. Il s'attaqua donc au manuscrit avec comme hypothèse première que la majorité était en anglais.

Le docteur Armitage savait, de par les échecs répétés de ses collègues, que l'énigme était des plus profondes et complexes, et qu'aucune méthode simple de résolution ne méritait ne serait-ce qu'un essai. Durant tout le mois d'août, il se prépara en étudiant l'ensemble des connaissances existantes en cryptographie, tirant profit de toutes les ressources de sa propre bibliothèque, et se plongeant nuit après nuit dans les arcanes du *Poligraphia* de Trithemius, du *De Furtivis Literarum Notis* de Giambattista Porta, du *Traité des Chiffres* de De Vigenère, du *Cryptomenysis Patefacta* de Falconer, des traités du dix-huitième siècle de Davys et Thicknesse et il se pencha sur les autorités plus modernes comme Blair, Von Marten et le *Kryptographik* de Klüber. Il entrecoupa son étude des livres d'assauts sur le manuscrit lui-même, et avec le temps devint convaincu qu'il avait affaire à l'un des cryptogrammes les plus subtils et les plus ingénieux qui soient, dans lequel des listes séparées de correspondances de lettres étaient arrangées à la façon de tables de multiplication, et doté d'un message construit à l'aide de mots-clefs arbitraires connus uniquement de l'initié. En la matière, les autorités anciennes semblaient plus utiles que les plus récentes, et Armitage en conclut que le code du manuscrit appartenait à la grande antiquité, transmis sans aucun doute à travers une longue lignée d'expérimentateurs mystiques. À plusieurs reprises, il sembla sur le point de triompher, seulement pour être repoussé par quelque obstacle imprévu. Alors, tandis

que septembre approchait, les nuages commencèrent à se dissiper. Certaines lettres, telles qu'utilisées dans certains passages du manuscrit, émergèrent définitivement et sans aucun doute possible, et il devint évident que le texte était bel et bien en anglais.

Durant la nuit du 2 septembre, la dernière barrière majeure s'effaça, et le docteur Armitage put pour la première fois lire un passage continu des annales de Wilbur Whateley. C'était en vérité un journal intime, comme tous le pensaient, et il était formulé dans un style révélant clairement le mélange d'érudition occulte et d'illettrisme général de l'étrange être qui l'avait rédigé. Le premier long passage qu'Armitage avait déchiffré, un paragraphe datant du 26 novembre 1916, s'était révélé des plus surprenants et des plus inquiétants. Et il était écrit, se souvint-il, par un enfant de trois ans et demi qui ressemblait à un jeune homme de douze ou treize :

« Appris aujourd'hui l'Akko du Sabaoth, racontait-il, mais pas aimé, car on peut lui répondre depuis les collines, mais pas depuis les airs. Ça au-dessus est en avance sur moi plus que je pensais que ça serait, et ça a pas l'air d'avoir beaucoup de cerveau terrien. Tiré sur le colley d'Elam Hutchins quand il a voulu me mordre, et Elam dit qu'il me tuerait s'il osait. Imagine qu'il osera jamais. Grand-père m'a fait dire la formule Dho toute la nuit dernière ; je pense que j'ai vu la ville intérieure des deux pôles magnétiques. J'irai à ces pôles quand la terre aura été nettoyée, si je peux pas m'en sortir avec la formule Dho-Hna quand je m'y appliquerai. Ceux de l'air m'ont dit au Sabbat qu'il faudra des années avant que je nettoie la terre, et je pense que grand-père sera mort d'ici là alors je vais devoir apprendre tous les angles des plans et toutes les formules entre le Yr et le Nhngr. Ceux du dehors aideront, mais ils ne peuvent pas prendre de corps sans du sang humain. Ça au-dessus a l'air d'avoir ce qu'il faut. Je peux parfois en voir un peu quand je fais le Signe de Voor ou que je souffle la poudre d'Ibn Ghazi dessus, et c'est presque comme eux sont, la veille de mai sur la Colline. L'autre visage pourrait finir par s'en aller, un peu. Je me demande à quoi je ressemblerai quand la terre sera nettoyée et qu'il n'y aura plus de terriens dessus. Celui qui est venu avec l'Akko du Sabaoth a dit que je pourrais être transfiguré, beaucoup de trucs extérieurs devant être modifiés chez moi. »

Le matin trouva le docteur Armitage couvert de la sueur glacée de la terreur et pris d'une frénésie provoquée par sa longue concentration éveillée. Il n'avait pas lâché le manuscrit de toute la nuit, mais s'était assis à sa table, sous la lumière électrique, tournant les pages les

unes après les autres de ses mains tremblantes, aussi rapidement qu'il pouvait en déchiffrer le texte cryptique. Il avait téléphoné nerveusement à sa femme pour lui dire qu'il ne rentrerait pas, et quand elle lui apporta un petit-déjeuner depuis la maison, il put à peine en avaler une bouchée. Il continua de lire toute la journée, s'arrêtant çà et là en rageant quand une nouvelle application de la complexe clef devenait nécessaire. Un déjeuner et un dîner lui furent apportés, mais il ne put manger qu'une ridicule portion de chaque. Vers le milieu de la nuit suivante, il s'assoupit dans sa chaise, mais s'éveilla bientôt, en proie à tout un enchevêtrement de cauchemars, presque aussi hideux que les vérités qu'il avait découvertes et qui menaçaient l'existence de l'homme.

Le matin du 4 septembre, le professeur Rice et le docteur Morgan insistèrent pour le voir un instant et repartirent tremblants et le visage couleur de cendre. Ce soir-là, il alla se coucher, mais ne dormit qu'irrégulièrement. Mercredi – le jour suivant – il était de retour devant le manuscrit et commençait à prendre de copieuses notes aussi bien de la section en cours que des portions qu'il avait déjà décryptées. À minuit passé, il dormit un instant dans un fauteuil de son bureau, mais revint au manuscrit avant l'aube. Peu avant midi, son médecin, Dr Hartwell, demanda à le voir et insista pour qu'il cesse tout travail. Il refusa, intimant qu'il était de la plus vitale importance qu'il complète la lecture du journal, promettant une explication quand le moment serait venu.

Le soir suivant, au crépuscule, il acheva son examen minutieux et s'effondra, épuisé. Sa femme, qui lui amenait son dîner, le trouva dans un état semi-comateux, bien que l'homme fût suffisamment conscient pour l'avertir d'un cri perçant en voyant ses yeux s'aventurer vers les notes qu'il avait prises. Se relevant avec peine, il rassembla ses papiers gribouillés et les enferma dans une grande enveloppe qu'il plaça immédiatement dans la poche intérieure de son manteau. Il eut assez de force pour rentrer chez lui, mais était si visiblement en grand besoin d'aide médicale que le docteur Hartwell fut immédiatement appelé. Pendant que le médecin le mettait au lit, il ne faisait que marmonner, encore et encore : « *Au nom de Dieu, qu'est-ce que nous pouvons faire ?* »

Le docteur Armitage dormit, mais se montra partiellement délirant le jour suivant. Il ne donna aucune explication à Hartwell bien que, dans ses moments calmes, il parlât du besoin impératif d'avoir une longue discussion avec Rice et Morgan. Ses errances démentes

étaient pour le moins surprenantes, incluant des demandes frénétiques au sujet de la destruction de quelque chose se trouvant dans une ferme barricadée et des références fantastiques à certains plans d'extirpation de la race humaine tout entière ainsi que de la vie animale et végétale terrienne par quelque terrible race ancienne d'êtres d'une autre dimension. Il hurlait alors que le monde était en danger, que les Anciens voulaient l'arracher du système solaire et du cosmos de la matière pour le plonger dans quelque autre plan ou phase d'entité dont il était autrefois tombé, des vigintillions d'éons auparavant. À d'autres moments, il demandait le terrifiant *Necronomicon* et le *Daemonolatrea* de Remigius, dans lesquels il semblait espérer trouver quelque formule pouvant mettre en échec le péril qu'il annonçait.

« Arrêtez-les, arrêtez-les ! criait-il. Ces Whateley avaient l'intention de les laisser entrer, et le pire d'entre tous est encore là-bas ! Dites à Rice et à Morgan que nous devons faire quelque chose – nous avançons dans le noir, mais je sais comment fabriquer la poudre... Ça n'a pas été nourri depuis le deux août, quand Wilbur est venu mourir ici, et à ce rythme... »

Mais Armitage avait une forte constitution en dépit de ses soixante-treize ans, et il se remit de ses troubles sans développer de véritable fièvre après une nuit de repos. Il se réveilla tardivement vendredi, lucide, mais sombre et habité d'une crainte dévorante et d'un prodigieux sentiment de responsabilité. Samedi après-midi, il se sentit capable de se rendre à la bibliothèque et de convoquer Rice et Morgan pour une réunion, et durant le reste de la journée et de la soirée les trois hommes torturèrent leur cerveau sous l'effet des spéculations les plus démentielles et des débats les plus désespérés. D'étranges et terribles livres furent tirés en quantité de rayonnages d'étagères et de lieux de stockage sécurisés, et des diagrammes et des formules furent recopiés avec une hâte fiévreuse en une déconcertante abondance. De scepticisme il n'y avait pas. Tous trois avaient vu le corps de Wilbur Whateley tandis qu'il reposait sur le sol d'une des pièces de ce même bâtiment, et après cela aucun d'eux ne pouvait se sentir enclin à traiter le journal, ne serait-ce qu'un tout petit peu, comme étant les délires d'un fou. Les opinions étaient divisées quant à l'idée de se confier à la police d'État du Massachusetts, mais les « contre » finirent par l'emporter. Certaines des choses qui étaient impliquées ne pouvaient simplement être crues par ceux qui n'avaient pu en voir un échantillon,

comme cela allait être prouvé durant des investigations ultérieures. Tard cette nuit, la réunion s'acheva sans avoir pu développer un plan définitif, mais tout le dimanche Armitage fut occupé à comparer des formules et à mélanger des produits chimiques obtenus au laboratoire universitaire. Plus il réfléchissait à l'inférieur journal et plus il était enclin à douter de l'efficacité d'un quelconque moyen matériel dans la destruction de l'entité que Wilbur Whateley avait laissée derrière lui – l'entité menaçant la terre et qui, bien que le professeur ne le sache pas, allait être lâchée d'ici quelques heures et deviendrait la mémorable Abomination de Dunwich.

Le lundi fut une répétition du dimanche pour le docteur Armitage, car la tâche qu'il s'était confiée nécessitait une infinité de recherches et d'expérimentations. De plus amples consultations du monstrueux journal apportèrent divers changements au plan, et il savait que, même à la fin, une grande quantité d'incertitudes demeurerait. Avant l'arrivée du mardi, il détenait une ligne d'action définitivement établie et pensait tenter un trajet jusqu'à Dunwich sous une semaine, mais mercredi vint le grand choc. Glissé discrètement dans un coin de *L'Annonneur d'Arkham* se trouvait un facétieux petit article des *Presses associées*, racontant quel monstre, battant tous les records, le whisky de contrebande de Dunwich avait créé. Armitage, à moitié groggy, ne put que téléphoner à Rice et à Morgan. Jusqu'à tard dans la nuit, ils discutèrent, et le jour suivant vit une tornade de préparations les occuper tous. Armitage savait qu'il allait interagir avec de terribles pouvoirs, mais ne voyait pas d'autre moyen d'annuler les interventions plus profondes et plus terribles encore que d'autres avaient menées avant lui.

IX

Vendredi matin, Armitage, Rice et Morgan partirent en voiture pour Dunwich, arrivant au village aux environs d'une heure de l'après-midi. Le jour était plaisant, mais même sous la plus brillante lumière, un genre de peur et de mauvais présages tacites semblait planer au-dessus des collines étrangement arrondies et des ravins profonds et ombrés de la région. Ça et là, sur quelque sommet montagneux, un cercle de pierres décharnées pouvait être aperçu pesant contre le ciel. D'après l'atmosphère de peur réprimée qui régnait au magasin d'Osborn, ils surent que quelque chose de hideux était advenu, et ils apprirent bientôt l'annihilation de la maison et de la famille d'Elmer Frye. Au fil de

l'après-midi, ils parcoururent Dunwich, questionnant les locaux au sujet de ce qui était arrivé et voyant par eux-mêmes, pris d'une horrible angoisse, les sinistres ruines des Frye, les reminiscences de la viscosité goudronneuse, la piste blasphématoire dans la cour, le troupeau meurtri de Seth Bishop et les énormes sentiers creusés dans la végétation perturbée en plusieurs endroits. Les traces montant et descendant de Sentinel Hill semblèrent à Armitage avoir une signification presque cataclysmique, et il observa un long moment la pierre aux allures d'autel sur le sommet. Finalement, les visiteurs, apprenant qu'un groupe de la police d'État était venu d'Aylesbury ce matin en réponse au premier rapport téléphonique de la tragédie des Frye, décidèrent de chercher les officiels et de comparer leurs notes dans la mesure du possible. Cela, néanmoins, se révéla plus facile à décider qu'à accomplir, aucun signe du groupe ne pouvant être trouvé dans une quelconque direction. Il y en avait eu cinq, dans une voiture, mais désormais le véhicule se tenait vide près des ruines de la cour des Frye. Les locaux, qui tous avaient parlé aux policiers, semblèrent au départ aussi perplexes qu'Armitage et ses compagnons. Puis le vieux Sam Hutchins pensa à quelque chose et devint pâle, donnant un coup de coude à Fred Farr et pointant du doigt le grand trou moite qui béait juste à côté :

« Mordieu, lâcha-t-il. J'leur avais dit d'pas descendre dans l'ravin, et j'aurais jamais pensé qu'quelqu'un l'aurait fait avec ces traces et c'todeur et les engoul'vents criant si fort dans le noir en plein midi... »

Un frisson glacé parcourut les locaux comme les visiteurs, et toutes les oreilles semblèrent se dresser en une écoute instinctive, inconsciente. Armitage, maintenant qu'il était véritablement en présence de l'Abomination et de son horrible œuvre, trembla devant la responsabilité qu'il sentait être sienne. La nuit tomberait bientôt, et alors le blasphème montagneux reprendrait sa course énigmatique. *Negotium perambulans in tenebris...* Le vieux bibliothécaire répéta la formule qu'il avait mémorisée et serra dans sa main le papier contenant l'alternative qu'il n'avait pu retenir. Il vérifia que sa lampe électrique fonctionnait correctement. Rice, derrière lui, sortit d'une valise en métal un de ces pulvérisateurs utilisés pour combattre les insectes, tandis que Morgan s'empara d'un gros fusil de chasse sur lequel il comptait s'appuyer malgré l'avertissement de ses collègues sur l'inutilité des armes matérielles.

Armitage, ayant lu le hideux journal, ne

savait que trop bien à quel genre de manifestation s'attendre, mais il n'ajouta pas à l'effroi du peuple de Dunwich en lui donnant d'autres éléments ou indices. Il espérait que tout serait terminé sans avoir à révéler au monde que la chose monstrueuse s'était échappée. Tandis que les ombres se rassemblaient, les locaux commencèrent à se disperser en direction de leurs foyers, impatients de s'enfermer à l'intérieur en dépit des preuves tangibles de l'inutilité des serrures et des barricades humaines face à une force capable de faire ployer les arbres et d'écraser les maisons quand elle le voulait. Tous secouèrent la tête devant l'idée des visiteurs de monter la garde aux ruines des Frye, près du ravin, et en partant n'eurent guère d'espoir de jamais revoir ces étrangers.

Il y eut des grondements sous les collines cette nuit-là, et les engoulevants pépièrent avec un air menaçant. De temps à autre un courant d'air, en provenance de Cold Spring Glen, apportait une ineffable touche fétide à l'air pesant de la nuit, une panteur que les trois observateurs avaient déjà sentie une fois auparavant, alors qu'ils se tenaient au-dessus de la chose mourante qui s'était fait passer pour un être humain pendant quinze ans et demi. Mais la terreur attendue n'apparut pas. Ce qui était en bas dans le ravin attendait son heure et Armitage dit à ses collègues qu'il eût été suicidaire de tenter de l'attaquer dans le noir.

Le matin vint tristement, et les bruits nocturnes cessèrent. C'était un jour gris, morne, avec ça et là un peu de crachin, et des nuages de plus en plus lourds semblaient s'accumuler au nord-ouest des collines. Les hommes d'Arkham ne savaient plus quoi faire. Cherchant un abri contre les pluies qui s'intensifiaient sous un des rares bâtiments intacts des Frye, ils débattirent de la sagesse qu'il y avait à rester, ou à opter pour plus d'agressivité et descendre dans le ravin en quête de leur monstrueuse proie sans nom. Le déluge se fit plus violent et des coups de tonnerre se mirent à résonner dans de lointains horizons. De grands éclairs illuminèrent le ciel, puis la foudre fourchue brilla non loin, comme pour descendre elle-même dans le ravin maudit. Le ciel plongea dans les ténèbres, et les observateurs se mirent à espérer que la tempête se révélerait aussi courte que violente et serait suivie d'un temps serein.

Il faisait encore horriblement sombre quand, à peine plus d'une heure après, un concert confus de voix résonna le long de la route. Un moment de plus amena à leur vue un groupe effrayé de plus d'une douzaine d'hommes courant, criant et même sanglotant de façon hystérique. Un des

meneurs commença à pleurnicher des mots et les hommes d'Arkham sursautèrent violemment quand ses lamentations prirent enfin une forme cohérente : « Oh mordieu, mordieu, s'étrangla la voix. Ça recommence, et *cel'fois en plein jour* ! C'est sorti – c'est sorti et ça bouge en c'moment même, et l'Seigneur seul y sait quand ça s'ra sur nous tous ! »

Le porte-parole s'arrêta pour reprendre son souffle, mais un autre prit la suite : « Y'a près d'une heure, Zeb Whateley ici l'a entendu l'téléphone sonner, et c'tait Miss Corey, la femme de George, qui vit en bas d'la jonction. Elle a dit que l'garçon d'ferme Luther l'était dehors en train d'mener les vaches loin d'la tempête après la grosse foudre quand il a vu tous les arbres se coucher juste d'avant la bouche du ravin – de l'aut'côté d'ici – et quand il a senti la même odeur puante qu'elle qu'il avait sentie quand il avait trouvé les grosses traces lundi matin. Et elle dit qu'il a dit qu'y a eu com'un son de glissement, de clapotement, plus fort que celui qu'des arbres ou des buissons y pourraient faire, et que tout d'un coup les arbres du long d'la route ils ont commencé à être poussés sur l'côté, et qu'y a eu un horrible piétinement et un éclaboussement dans la boue. Mais surtout, Luther il a rien vu du tout, juste les arbres et les buissons qui s'courbaient.

« Et puis plus loin, là où l'ruisseau d'Bishop y passe sous la route, il a entendu un horrible craquement et une déformation sur l pont, et il a dit qu'il avait pu reconnaître un son d'bois qui s'craquait et se fendait. Et pendant tout c'temps, il a pas vu une chose, juste ces arbres et ces buissons se courber. Et quand le bruit d'chuintement a commencé à s'éloigner – sur la route vers chez l'sorcier Whateley et Sentinel Hill – Luther, il a eu l'courage d'aller vers là où il l'avait entendu pour r'garder par terre. C'était rien que d'la boue et d'l'eau, et l'ciel était noir, et la pluie effaçait toutes les traces alentour aussi vite que possible, mais partant d'la bouche du ravin, là où les arbres avaient été poussés, y avait encore de ces horribles empreintes grosses comme des tonneaux, comme celles qu'il avait vues lundi. »

À ce moment, le premier porte-parole excité l'interrompit :

« Mais ça c'est pas l'problème actuel – ça été que l'début. Zeb ici l'était en train d'appeler tout le monde et tout le monde l'écoutait quand un appel de Seth Bishop l'a coupé. Sa gouvernante Sally était dans tous ses états – elle venait juste de voir les arbres se pencher par-delà la route, et elle a dit qu'y avait comme un genre de bruit d'bouillie, comme d'un éléphant soufflant et trépi-

gnant et se dirigeant vers la maison. Là elle a parlé d'une odeur horrible et elle a dit que le gars Cha'ncey l'était en train de crier comment qu'c'était comme ce qu'il avait senti vers les ruines de Whateley lundi matin. Et les chiens étaient tous en train d'aboyer et de gémir horriblement.

« Et alors elle a lâché un cri terrible, et elle a dit que la remise en bas de la route venait juste de s'effondrer comme si la tempête l'avait soufflée, sauf que le vent l'était pas assez fort pour faire ça. Tout l'monde écoutait, et on pouvait entendre pas mal de gens haletter sur la ligne. Tout d'un coup Sally elle a hurlé encore, et elle a dit que la clôture de la cour de devant venait de s'effondrer, mais qu'y avait aucun signe de c'qui l'avait fait. Alors tout le monde sur la ligne a pu entendre Cha'ncey et Seth Bishop crier à leur tour, et Sally elle a hurlé à propos de queq'chose de lourd qui venait d'frapper la maison – pas un éclair ni rien d'autre, mais queq'chose de lourd qui poussait sur l'avant, et qui fonçait dessus encore et encore, et que pourtant on voyait rien depuis les f'nêtres de devant. Et alors... alors... » La terreur creusait tous les visages et Armitage, secoué comme il l'était, avait à peine assez d'aplomb pour encourager le porte-parole.

« Et alors... Sally elle a hurlé : « À l'aide, la maison tombe sur... » et sur la ligne on a pu entendre un effondrement horrible, et tout un tas de cris... juste comme quand la maison d'Elmer Frye a été prise, mais en pire... »

L'homme fit une pause, et un autre dans la foule prit la parole.

« C'est tout – pas un son ni un couinement au téléphone après ça. Juste le silence. Nous aut' qui avions entendu ça on a sorti les Ford et les charrettes et on a rassemblé autant de gars costauds qu'on a pu trouver, chez Corey, et nous sommes venus ici pour voir c'que vous pensiez qu'on d'vait faire. Mais moi, j'pense que c'est l'jugement du Seigneur pour nos péchés, et qu'aucun mortel pourra y échapper. »

Armitage vit que le temps était venu pour l'action et parla d'une façon décidée au groupe chancelant de rustiques terrifiés.

« Mes amis, nous devons suivre cette chose. » Il tenta de rendre sa voix aussi rassurante que possible. « Je crois qu'il y a une chance de la mettre hors d'état. Vous autres savez que ces Whateley étaient des sorciers – eh bien, cette chose est justement l'œuvre de sorciers et doit être abattue par les mêmes moyens. J'ai lu le journal de Wilbur Whateley et certains des vieux livres étranges qu'il avait l'habitude de consulter, et je pense

justement connaître le genre de sortilèges qu'il faudra réciter pour faire disparaître la chose. Naturellement, il est impossible d'en être sûr, mais nous pouvons toujours tenter notre chance. Elle est invisible – je savais qu'elle le serait –, mais il y a une poudre dans ce pulvérisateur longue portée qui pourrait bien la faire apparaître pendant une seconde. Nous l'essaierons plus tard. C'est une chose terrifiante qui vit dehors, mais elle n'est pas aussi terrible que ce que Wilbur aurait laissé entrer s'il avait vécu plus longtemps. Vous ne saurez jamais ce à quoi le monde a échappé. Maintenant, nous n'avons que cette chose à combattre et elle ne peut se multiplier. Elle peut, néanmoins, causer énormément de mal, et nous ne devons pas hésiter à en débarrasser la communauté. « Nous devons la suivre – et la première chose à faire est de se rendre à l'endroit qui vient tout juste d'être dévasté. Que quelqu'un montre le chemin – je ne connais pas très bien vos routes, mais j'ai à l'idée qu'il pourrait y avoir un raccourci à travers champs. Qu'en dites-vous ? » Les hommes remuèrent des pieds un moment, jusqu'à ce qu'Earl Sawyer prenne doucement la parole, pointant un doigt crasseux sous la pluie qui commençait à diminuer.

« Jcrois qu'vous pouvez prendre une route plus rapide pour chez Seth Bishop en coupant à travers le pré juste là, en passant l'ruisseau au gué et en escaladant par l'champ fauché d'Carrier et le p'tit bois par-d'là. Ça débouche sur la route du haut près d'chez Seth – juste un peu plus loin. »

Armitage, avec Rice et Morgan, commença à marcher dans la direction indiquée, et la plupart des locaux le suivirent avec lenteur. Le ciel se faisait plus clair et certains signes montraient que la tempête s'était arrêtée. Quand Armitage prit par inadvertance la mauvaise direction, Joe Osborn l'avertit et se plaça en tête pour montrer le chemin. Le courage et la confiance montaient, bien que la pénombre de la colline boisée presque perpendiculaire qui se trouvait vers la fin de leur raccourci, et dont ils devaient escalader les arbres prodigieusement anciens comme une échelle, mit ces qualités à rude épreuve.

Ils finirent par émerger sur une route boueuse et par retrouver le soleil. Ils étaient encore un peu éloignés de l'habitation de Seth Bishop, mais les arbres couchés et les traces hideuses, impossibles à manquer, révélaient ce qui était passé par là. Quelques moments seulement furent consacrés à l'étude des ruines autour du virage. C'était l'incident Frye, répété une nouvelle fois, et rien de vivant ou de mort ne put être

trouvé dans aucune des coquilles effondrées qui avaient été autrefois la maison et la grange des Bishop. Personne ne souhaitait rester ici au milieu de la puanteur et de la viscosité goudronneuse, et tous se tournèrent instinctivement vers les lignes d'empreintes menant vers la ferme dévastée des Whateley et les versants couronnés d'autels de Sentinel Hill.

Tandis que les hommes passaient devant les lieux où avait vécu Wilbur Whateley, ils frissonnèrent ostensiblement et semblèrent encore une fois teinter leur zèle d'hésitation. Ce n'était pas une plaisanterie que de traquer quelque chose d'aussi grand qu'une maison, qu'on ne pouvait voir, mais qui possédait toute la malveillance vicieuse d'un démon. Face au pied de Sentinel Hill, les traces quittaient la route et il y avait de nouvelles marques fraîches d'écrasement et d'écartement le long du large andain qui signalait l'ancien passage du monstre et allait et repartait du sommet.

Armitage sortit une longue-vue de poche d'une puissance considérable et examina le flanc couvert de verdure de la colline. Puis il tendit l'instrument à Morgan, dont la vue était plus perçante. Après un moment d'observation, l'homme poussa un cri, passant l'objet à Earl Sawyer et indiquant du doigt un certain point sur le versant. Sawyer, aussi maladroit que la plupart des gens peu familiers des instruments d'optique, tâtonna un peu, mais finit par régler les lentilles avec l'aide d'Armitage. Quand cela fut fait, son cri fut bien moins restreint que celui de Morgan.

« Dieu tout puissant, les herbes et les buissons bougent ! Ça r'monte – tout lent – ça rampe vers le sommet en c'moment même, le ciel seul sait pour quoi faire ! »

Alors les germes de la panique semblèrent se répandre parmi les chercheurs. C'était une chose de chasser une entité sans nom, mais c'en était une autre de la trouver enfin. Les sortilèges marchaient peut-être – mais si ce n'était pas le cas ? Des voix commencèrent à demander à Armitage ce qu'il savait de la chose et aucune réponse ne parut les satisfaire. Tout le monde semblait se sentir bien trop proche de phases de la Nature et de choses intrinsèquement interdites et largement au-delà de l'expérience sensée de l'humanité.

X

Finalement, les trois hommes d'Arkham – le vieil Armitage à la barbe blanche, le professeur Rice, trapu et grisonnant, et le jeune et maigre docteur Morgan – entamèrent seuls l'ascension de la montagne. Après avoir donné de patientes

instructions concernant son réglage et son utilisation, ils laissèrent la longue-vue au groupe terrifié qui restait sur la route. Aussi, tandis qu'ils grimpaient, ils étaient étroitement surveillés à la lunette par les hommes. C'était une entreprise difficile et Armitage dut demander plus d'une fois de l'aide. Bien au-dessus du groupe en plein effort, le grand andain tremblait là où son créateur démoniaque repassait délibérément, à la manière d'une limace. Il devint bientôt clair que les poursuivants étaient en train de gagner du terrain.

Curtis Whateley – de la branche intacte – tenait la longue-vue quand le groupe d'Arkham s'éloigna radicalement de l'andain. Il raconta à la foule que les hommes étaient apparemment en train de tenter d'atteindre un pic intermédiaire surplombant la foulée et situé considérablement en amont de là où les broussailles étaient en train de se courber. Cela, en effet, se révéla exact, et le groupe fut vu en train de gagner l'élévation mineure peu de temps seulement après que l'invisible blasphème l'eut dépassée.

Alors Wesley Corey, qui avait pris la lunette, cria qu'Armitage était en train d'ajuster le pulvérisateur que Rice tenait et que quelque chose était vraisemblablement sur le point d'arriver. La foule s'agita nerveusement, se souvenant que le pulvérisateur était censé donner à l'horreur jusqu'alors jamais vue un moment de visibilité. Deux ou trois hommes fermèrent les yeux, mais Curtis Whateley s'empara à nouveau de la longue-vue et concentra sa vision au maximum. Il vit que Rice, depuis la position avantageuse du groupe au-dessus et en arrière de l'entité, avait d'excellentes chances de pouvoir répandre la puissante poudre aux effets merveilleux. Les spectateurs sans longue-vue n'aperçurent qu'un bref nuage gris – un nuage de la taille d'un assez grand bâtiment – près du sommet de la montagne. Curtis, qui tenait l'instrument, le lâcha avec un cri perçant dans la boue de la route qui remontait à hauteur de cheville. Il tituba et serait tombé sur le sol si deux ou trois autres ne l'avaient attrapé et redressé. Tout ce qu'il put faire, c'était marmonner de façon à demi-audible :

« Oh, oh grand Dieu... cette chose... cette chose... »

Il y eut un pandémonium de questions et seul Henry Wheeler pensa à ramasser le télescope tombé et à en nettoyer la boue. Curtis était au-delà de toute cohérence, et même le pousser à émettre des réponses isolées semblait trop lui demander.

« Plus gros qu'une grange... tout fait d'cordes se tortillant... comme une coque avec la forme d'un œuf de poule, mais plus gros qu'tout, avec des

douzaines de jambes comme des barriques qui se plient à moitié quand elles marchent... rien d' solide là-dedans – tout comme d' la gelée, et faite de cordes séparées qui s' trémoussent... de grands yeux bombés tout partout... dix ou vingt bouches ou des trompes, collées tout l' long des côtés, grosses comme des tuyaux d' poêle, se secouant et s' fermant... tout gris, avec des genres d' anneaux bleus ou violets... *et Dieu du ciel – ce demi-visage au sommet !... »*

Cet ultime souvenir, quel qu' il soit, se révéla dépasser le pauvre Curtis, et ce dernier seffondra complètement avant d' avoir pu en dire davantage. Fred Farr et Will Hutchins l' emportèrent sur le bas-côté et l' allongèrent sur l' herbe humide. Henry Wheeler, tout tremblant, tourna le télescope retrouvé vers la montagne pour voir ce qu' il pouvait. La lunette discerna trois petites silhouettes, courant apparemment en direction du sommet aussi vite que l' inclinaison de la pente le permettait. Il n' y avait qu' eux – et rien d' autre. Puis tout le monde remarqua un bruit étrangement inhabituel provenant de la profonde vallée derrière, et même dans les sous-bois de Sentinel Hill elle-même. C' était le pépiement d' innombrables engoulevents, et au sein de leurs chœurs perçants semblait rôder une note d' impatience, tendue et maléfique. Earl Sawyer prit à son tour la longue-vue et rapporta que les trois silhouettes se tenaient sur l' arête la plus élevée, potentiellement à hauteur égale avec la pierre d' autel, mais à une distance considérable d' elle. Une des silhouettes, dit-il, semblait lever ses mains au-dessus de sa tête à intervalles réguliers, et tandis que Sawyer mentionnait ces circonstances, la foule crut entendre un léger son à demi musical provenant des hauteurs, comme si un chant tonitruant accompagnait ces gestes rapportés. Ces étranges silhouettes sur ce pic éloigné devaient former un spectacle des plus grotesques et des plus impressionnants, mais aucun observateur n' était d' humeur à formuler une appréciation artistique. « J' imagine qu' il prononce le sort », souffla Wheeler en reprenant le télescope. Les engoulevents pépiaient avec furie, selon un rythme étrange et singulièrement irrégulier, différent pour le moins de celui du rituel apparent.

Soudain, le soleil sembla diminuer, sans l' intervention d' un quelconque nuage discernable. C' était là un phénomène pour le moins étrange qui fut immédiatement remarqué par tous. Un grondement sembla naître sous les collines et se mêler étrangement à un autre, concordant, en provenance du ciel. Des éclairs illuminèrent les hauteurs, et la foule inquiète chercha en vain les signes

annonciateurs de l' orage. Les chants des hommes d' Arkham étaient désormais impossibles à manquer, et Wheeler vit à travers la lunette que tous levaient leurs bras à l' unisson de leur incantation rythmée. De certaines fermes éloignées parvinrent les aboiements frénétiques des chiens. Le changement de qualité dans la lumière du jour augmenta, et la foule leva avec étonnement les yeux vers l' horizon. Une pénombre pourpre, née uniquement d' un approfondissement spectral du bleu du ciel, se pressa autour des collines grondantes. Puis un éclair jaillit de nouveau, plus brillant encore, et la foule eut l' impression qu' il révélait une certaine brume qui entourait la pierre d' autel dans les hauteurs lointaines. Nul, pourtant, n' utilisait la longue-vue à cet instant. Les engoulevents continuèrent leurs pulsations irrégulières, et les hommes de Dunwich se préparèrent nerveusement à quelque impondérable menace dont l' atmosphère semblait surchargée.

C' est sans un avertissement que vinrent les mots profonds, cassés et rauques qui ne quitteraient jamais la mémoire du groupe accablé qui les entendit. Ceux-là ne pouvaient être nés d' aucune gorge humaine, car les organes de l' homme ne sont pas faits pour porter d' aussi perverses acoustiques. On eût dit qu' ils venaient des profondeurs elles-mêmes, si leur source n' avait pas été aussi évidemment située sur la pierre d' autel du pic. Il serait presque erroné de les qualifier de *sons*, tant la majorité de leur horrible timbre d' infrabasse s' adressait aux sièges sombres de la conscience et de la terreur, bien plus sensibles que la simple oreille ; et pourtant nous nous devons de faire ainsi, car leur forme était indiscutablement – bien que vaguement – celle de *mots* à demi articulés. Ils étaient lourds – lourds comme les grondements et le tonnerre au-dessus et dont ils étaient l' écho – et pourtant ils ne semblaient venir d' aucun être visible. Et parce que l' imagination suggérerait quelque source hypothétique dans le monde des entités invisibles, la foule entassée au pied de la montagne se serra encore davantage et se contracta comme en attendant quelque coup.

« *Ygnaiib... ygnaiib... thflthkkh'ngba... Yog-Sothoth... fit le hideux croassement d' outre-espace. Y'btlnk... h'ebye-n grkd'l'h...* »

L' impulsion de parole sembla alors chanceler, comme si quelque effrayant combat psychique avait lieu. Henry Wheeler usa ses yeux contre la lunette, mais il ne vit que les trois silhouettes grotesquement humaines sur le pic, qui bougeaient leurs bras furieusement en d' étranges gestes tandis que leur

incantation approchait de son apogée. De quels puits ténébreux de peurs ou d' émotions achérontiques, de quels gouffres insondables de conscience extra-cosmique ou d' obscure hérédité longtemps latente, provenaient ces croassements de tonnerre à demi articulés ? Bientôt, ils commencèrent à rassembler à nouveau force et cohérence tandis qu' ils grandissaient en une frénésie pure, totale et ultime.

« *Eh-ya-ya-ya-yabaab-e'yayayayaaaa... ngh'aaaa... ngh'aaaa... h'yub... h'yub... À L'AIDE ! À L'AIDE !... pp-pp pp-PÈRE ! PÈRE ! YOG-SOTHOTH !... »* Mais ce fut tout. Le groupe pâlisait sur la route, encore bouleversé par les syllabes indiscutablement anglaises qui s' étaient échappées, épaisses et grondantes, de l' épouvantable vide qui résidait derrière la répugnante pierre d' autel ; des mots qu' ils n' entendraient plus jamais. Ils sursautèrent violemment en entendant la terrible détonation qui sembla ébranler alors les collines, le carillonnement assourdissant et cataclysmique dont aucun auditeur ne put situer la source, fût-elle sur la terre ou dans le ciel. Un unique éclair fut lancé depuis le zénith pourpre vers la pierre d' autel, puis un grand raz-de-marée de forces invisibles et d' une puanteur indescriptible partit de la colline pour balayer toute la région. Les arbres, les plantes et les broussailles furent cinglés avec fureur, et la foule terrifiée au pied de la montagne, affaiblie par la fétidité létale qui semblait sur le point de les asphyxier, fut pratiquement arrachée de terre. Les chiens hurlèrent dans le lointain, les herbes vertes et les feuillages prirent une curieuse teinte malade gris-jaunâtre, et les champs et les forêts se couvrirent de cadavres d' engoulevents.

La puanteur disparut rapidement, mais la végétation ne redevint jamais comme auparavant. Encore aujourd' hui, il reste quelque chose d' étrange et d' impie dans les plantes poussant autour de cette terrible colline. Curtis Wheateley reprenait tout juste conscience quand les hommes d' Arkham descendirent lentement de la montagne sous les rayons d' un soleil à nouveau brillant et clair. Ils étaient graves et silencieux, et semblaient remués par des souvenirs et des pensées plus terribles encore que celles qui avaient réduit le groupe de locaux à l' état de gelées tremblotantes. En réponse au désordre de questions qu' on leur posa, ils se contentèrent de hocher la tête et de réaffirmer un fait essentiel : « La chose est partie pour toujours, dit Armitage. Elle a été dispersée dans la matière d' où elle avait autrefois été tirée et ne pourra jamais exister à nouveau. C' était une impossibilité dans un

monde normal. Seule la plus petite fraction était réellement matérielle au sens où nous l'entendons. Elle ressemblait à son père – et la plus grande partie qui la constituait est retournée à lui, dans quelque vague royaume ou dimension au-delà de notre univers concret ; quelque vague abysse en dehors duquel seuls les rites les plus impies des blasphèmes humains de ces collines pouvaient l'avoir tirée un instant. »

Il y eut un bref silence, et dans cette pause les sens épars du pauvre Curtis Whateley commencèrent à reprendre une certaine continuité ; il plaça alors ses mains sur sa tête avec un gémissement. La mémoire semblait revenir là où elle l'avait laissé, et l'horreur de la vision qui l'avait écrasé éclata à nouveau en lui.

« Oh, oh mon Dieu, ce d'mi-visage – ce d'mi-visage au sommet... ce visage avec les yeux rouges et la crinière de cheveux d'albinos, et pas d'menton, comme les Whateley... c'était un genre de pieuvre, de mille-pattes ou d'araignée, mais y'avait cette tête avec une moitié d'visage sur l'dessus, et ça ressemblait au sorcier Whateley, sauf que ça f'sait des mètres et des mètres de large... »

Il s'arrêta, épuisé, pendant que le groupe entier de locaux le dévisageait avec une stupéfaction qui se cristallisait presque en une nouvelle terreur. Seul le vieux

Zebulon Whateley, qui se souvenait vaguement des choses anciennes, mais avait gardé le silence jusqu'à présent, parla à voix haute.

« Y a quinze ans de ça, divagua-t-il, j'ai entendu le vieux Whateley dire qu'un jour on entendrait un des gamins d'La-vinny appeler l'nom d'son père au sommet de Sentinel Hill... »

Mais Joe Osborn l'interrompit pour à nouveau questionner les hommes d'Arkham.

« *Qu'est-ce que c'était, en fin d'compte, et comment le jeune sorcier Whateley, il l'avait tirée de l'air d'où elle venait ?* »

Armitage choisit ses mots avec une extrême prudence :

« C'était – eh bien, c'était surtout une force qui n'appartenait pas à notre partie de l'espace, une force qui agissait et grandissait et se formait elle-même selon d'autres lois que celles de notre type de Nature. Nous ne devons pas appeler de telles choses depuis l'extérieur, et seuls les personnes et les cultes les plus déments s'y sont jamais essayés. Il y avait de cette chose en Wilbur Whateley lui-même, suffisamment pour faire de lui un démon et un monstre précoce, et pour faire de sa disparition une vision terrible. Je vais brûler son journal maudit, et si vous autres aviez un brin de sagesse vous dynamiteriez cette pierre

d'autel là-haut et démonteriez tous les cercles de pierres levées des autres collines. De telles choses ont attiré les êtres dont les Whateley étaient si friands – les êtres qu'ils s'apprêtaient à lâcher sur le monde tangible pour balayer la race humaine et emporter la Terre dans quelque endroit innomé pour quelque objectif sans nom.

« Pour ce qui concerne la chose que nous venons de renvoyer – les Whateley l'avaient élevée pour jouer un rôle terrible dans les événements à venir. Elle grandit rapidement et fortement pour les mêmes raisons qui firent que Wilbur grandit rapidement et fortement – mais elle le dépassa, car elle portait en elle une plus grande part d'extériorité. Vous ne devez pas demander comment Wilbur a fait pour la tirer des airs. Il ne l'a pas fait. *C'était son frère jumeau, mais il ressemblait davantage que lui à leur père.* »



